

NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE,

OU

ANNALES LITTÉRAIRES
ET POLITIQUES

DE L'Europe, & principalement de la Suisse;

DEDIÉ AU ROI.

FEVRIER 1773.



A NEUCHÂTEL;

De l'Imprimerie de la Société Typographique.





NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE.

FÉVRIER. 1773.

PREMIERE PARTIE.
ANNALES LITTÉRAIRES
DE LA SUISSE.

I. *Le Bonheur*, poème en six chants, avec des fragmens de quelques épîtres, ouvrages posthumes de M. HELVÉTIUS; précédé de l'histoire de sa vie & de ses ouvrages. Londres, 1773.

LE fameux livre de l'*esprit* est jugé aujourd'hui; mais il peut rester contre son auteur, des préventions injustes. Le poème du *bonheur* est propre à les détruire, & les différens traits de la vie privée de M. Helvé-

tius doivent donner de lui l'idée la plus avantageuse.

Tout le monde fait que cet homme célèbre était fermier - général ; mais on ne fait pas peut-être qu'il fut toujours l'orateur des peuples auprès de sa compagnie. On avait construit dans les salines de Lorraine & de Franche-Comté, cette machine appelée *graduation*, qui diminue la consommation du bois, & altere la qualité du sel ; c'est lui qui proposa de la détruire. Il ne fut pas écouté, comme on s'en doute. C'est lui qui faisait une pension de deux mille livres à *Marivaux*, son ami, & une de mille écus à *M. Saurin*, qui valut à cet écrivain l'indépendance, & le loisir de cultiver les lettres. Cherchant par-tout le mérite pour l'aimer & le secourir, si *M. Helvétius* a fait des ingrats, personne ne l'a su, parce qu'il cachait toujours ses bienfaits.

Supérieur aux tribulations, aux cris de l'envie, à la perte d'une charge de maître d'hôtel chez la reine, *M. Helvétius* alla porter à la campagne ses vertus & ses secours. A peine était-il arrivé à sa terre de *Voré*, que ses gens d'affaires exigèrent avec dureté les redevances de plusieurs années dont était chargé un gentilhomme de ses vassaux, nommé *M. de Vasconcelle* ; celui-ci s'an-

nonce à son seigneur, & lui dit qu'il ne peut payer que l'année courante, & les ar-rérages de la précédente; il ajoute qu'il est ruiné si l'on exige davantage. M. Helvétius lui donne une quittance générale; M. de Vasconcelle se jette à ses pieds, en s'écriant : *Ah, monsieur! vous sauvez la vie à une femme & à cinq enfans!* M. Helvétius le relève avec l'intérêt le plus noble, & le prie d'accepter mille livres de pension pour l'éducation de sa famille.

Il avait établi dans ses terres une pharmacie, un chirurgien habile, une manufacture de point d'Alençon. Un payfan tombait-il malade? il recevait de la viande, du vin, & tout ce qui convenait à son état; M. Helvétius allait le voir & le consoler, souvent même le servir. C'était en payant le prix de la chose contestée, qu'il terminait les procès de ses vassaux. Aussi à son arrivée, femmes, vieillards, enfans, venaient l'entourer, l'embrasser, verser des larmes de joie. Ce n'est pas la France seule qui a vu des exemples de cette humanité étonnante, dont il est difficile de parler sans attendrissement. Tel fut l'homme que quelques personnes ont peut-être eu le malheur de haïr, parce qu'il a eu quelques opinions hasardées. M. Helvétius haï! c'est

un blasphème contre l'humanité. Qu'on en juge par l'essai, dont la main élégante qui traça l'éloge de Montesquieu a enrichi cette édition du poème sur le bonheur. Au milieu d'une multitude de bienfaits ensevelis ou ignorés, elle a choisi le trophée dont nous avons détaché quelques fleurs. Ce morceau supérieurement écrit doit faire verser des larmes sur l'injustice humaine. L'historien de M. Helvétius nous rappelle la persécution qu'il a essuyée. On voit les théologiens préparer leur plan par des critiques absurdes; les jansénistes voulant faire brûler l'auteur de l'esprit, & les jésuites se faisant une gloire à la cour de le persécuter; un ami de M. Helvétius, (le pere Plesse) ourdir une trame contre son bienfaiteur.

M. Helvétius reçut ordre de se défaire de sa charge; & M. Tercier, le censeur qui avait approuvé le livre de l'esprit, fut destitué de sa place de premier commis aux affaires étrangères; enfin un arrêt du conseil ordonna la suppression du livre. Tous ces faits sont connus, nous ne les rappelons que pour donner ici une anecdote supprimée adroitement ailleurs, & qui donne le dernier coup de burin au caractère de M. Helvétius. En dissolvant l'ordre de jésuites, cette société funeste aux mœurs & aux lu-

mieres, les parlemens, presque tous jansénistes, avaient traité l'ordre comme ils le devaient, & les individus avec barbarie. M. Helvétius apprend que ce Plessé, ce jésuite qui avait trahi son amitié & sa confiance, qui lui avait fait perdre les bontés de la reine, & animé contre lui les dévots de la cour, était confiné dans un village où il souffrait dans sa vieillesse une extrême pauvreté : il alla trouver un des amis de ce malheureux, & lui donna cinquante louis. *Portez-les, lui dit-il, au pere Plessé, mais ne lui dites pas qu'ils viennent de moi. Il m'a offensé, & il serait humilié de mes secours.* Lequel est le plus grand, ou le mot, ou la chose? Serait-il vrai après cela, que ce mari, ce pere tendre, ce seigneur bienfaisant, cet ami généreux, cet homme si sublime dans ses vertus, eût été volontairement un écrivain dangereux? M. Helvétius a pu se tromper sur des propositions de métaphysique, & être très-respectable par les lumieres de son esprit, & par les qualités de son cœur. Cette question nous semble décidée. Il paraît que beaucoup de déclamateurs qui n'avaient lu l'*esprit* que comme une brochure, sont honteux d'avoir attaqué avec opiniâtreté ce que *Locke, S. Augustin, Aristote, Epicure* & tous les psychologues disent avec M. Hel-

vétus; de lui avoir nié une foule de conféquences très-belles sur l'origine de nos vertus & de nos passions; d'avoir mesuré ses forces à leurs petites forces; d'avoir osé enfin diffamer un législateur qui, avec une morale expérimentale, venait nous dire, *soyez heureux, mais que vos jouissances ne coûtent pas des soupirs à vos semblables; si la nature a attaché vos plaisirs à l'exercice des vertus, faites des loix qui établissent le bonheur général sur le bonheur des individus.* Convenons que dans cet ouvrage si étendu & si difficile, écrit d'un style noble & clair, plein de goût dans ses inégalités même, l'homme moral est bien expliqué; qu'on y trouve mille vérités de détail, & qu'une femme d'esprit avait raison de dire: *qu'il disait le secret de tout le monde.*

Si le livre de l'esprit annonçait la tête de Bacon dans M. Helvétius, son poème du bonheur annonce-t-il la poésie de Polignac, ou de Lucrece? M. de Voltaire a souvent dit que personne n'avait comme M. Helvétius, le talent de tourner le vers didactique. Et quelle ne doit pas être la palette d'un philosophe aimable, aimé & heureux, qui peint le bonheur? Nous avertissons d'avance les précieuses qui s'extasient au mot de sentiment, & qui bornent tout le génie à des

niers d'opéra bouffon ou à des romans métaphysiques , de laisser là le poème du bonheur.

Fatigué de la recherche du bonheur, le poète s'endort : la sagesse lui apparaît ; elle lui montre ses erreurs , en le conduisant dans les divers séjours où l'homme poursuit le fantôme du bonheur , & d'abord dans celui de la mollesse.

C'est ici , dit mon guide , où regne la mollesse.
 Je la vois : que d'attraits à mes regards surpris !
 Les roses de son teint en animent les lys.
 Son corps est demi nud , sa bouche demi close :
 Sur l'albâtre d'un bras sa tête se repose.
 Des flammes du desir son œil étincelant
 Appelle le plaisir sur son sein palpitant.

Est-il correct de faire étinceler l'œil de la mollesse ?

Du folâtre zéphir l'haleine caressante ,
 Souleve mollement son écharpe flottante :
 Sa coquette pudeur aux transports des amans
 Oppose ces souris , ces refus agaçans ,
 Ces prières , ces cris , cette faible défense ,
 Qui flattant leur espoir , & provoquant l'offense,
 Au desir enhardi permet de tout oser.

Quelle fraîcheur d'images ! quelle facilité voluptueuse ! que de graces dans le détail ! C'est l'Albane. La description des plaisirs de l'amour finit par ce vers charmant :

Dans les bras du plaisir la beauté s'embellit.
 Mais bientôt la folâtre Hébée disparaît de ce temple qui ,
 Foulé par les dégoûts, n'est qu'un séjour d'horreur.

Le poète & son guide l'abandonnent avec la déesse de la jeunesse : ils y laissent le regret , le vuide & l'ennui ; ils volent vers ces monts couverts de débris qu'habite l'ambition, En vain, lui dit la sagesse , la route des grandeurs est aplanié devant toi.

Au trône où tu t'assieds , tu portes tes alarmes ,
 J'y vois ton voile d'or inondé de tes larmes.

Tous les ambitieux accourent aux hurlemens de cette passion.

Tu vois , dit la sagesse , avancer les guerriers ,
 Que la victoire a ceints de coupables lauriers.
 Fléaux du monde entier , ses maux sont leur ouvrage . . .

.
 Devant eux des palais , derriere eux des déserts.
 Ici , vois la terreur , à l'œil fixé , au teint blême ,

Qui fuit, s'arrête, écoute, & s'effraie elle-même.
 Plus loin c'est la fureur, la froide cruauté,
 Qui de leurs pieds d'airain foulent l'humanité.
 L'aveugle désespoir qui, nourri pour la guerre,
 Le bras nud, l'œil troublé, court, combat &
 s'enferme ;

(Vers de la plus grande expression.)

Le poète a vu les fureurs de l'ambition & ses crimes ; il en voit les malheurs, les inquiétudes, les remords, chez ce courtisan qui attend son bonheur d'un coup-d'œil, chez ce monarque que couronne la fortune, qu'entourent la bassesse, la haine & la fausseté.

Que le bonheur souvent est loin du bien suprême !

Vois cet infortuné tout seul avec lui-même.

Le remord inquiet l'effraie & le poursuit,
 S'enferme en ses rideaux, & le ronge en son lit.

Il est peu de périodes dans ce poème, qui ne finissent, comme celle-ci, par une pensée forte : art admirable, qui fixe l'attention avec le sens, en ménageant les charmes de la suspension.

Le poète souffre de ce spectacle de tourmens, la sagesse l'y arrache, elle l'instruit que le bonheur ne se trouve pas davantage dans

les richesses ; elles ne sont pas des biens , mais le moyen d'en acquérir. Peut-être même l'opulent est moins fortuné que l'ambitieux.

Sans avoir ses talens , le riche a ses défauts.

.
Les dangers que l'on brave ennoblissent les crimes.

Un riche ignorant éprouve l'ennui , le mépris des savans ; il faut des lumières pour jouir d'une grande fortune. Mais en recherchant la philosophie , défiez-vous de ses systèmes. Zoroastre , Hésiode , Platon n'ont été souvent que des discoureurs orgueilleusement chimériques. Dans son audace , l'homme ,

Trop souvent ébloui par sa fausse éloquence ,
Cachant sous de grands mots sa superbe ignorance ,
Il se trompe lui-même , & sourd à la raison ,
Croit donner une idée , & ne forme qu'un son.

Le bonheur ne se rencontre pas non plus dans un stoïcisme insensé.

Vois ces foux insulter aux plaisirs qu'ils n'ont pas ,
S'enyvrer des vapeurs de leur faux héroïsme ,
Apôtres & martyrs d'un morne zénonisme ,

Préférer sottement la douleur au plaisir ,
Et l'orgueil d'en médire au bonheur d'en jouir.

L'ostentation, l'amour de la gloire , firent
les stoïques : l'Indien Calanus s'étend sur
un bûcher ; mais si la foule de ses admi-
rateurs se retire , le héros disparaît avec
elle.

CHANT III. L'homme heureux rend son
bonheur indépendant ; il possède plusieurs
goûts & leur commande ; enfin il chasse
l'ennui & la fatiété par l'étude qui l'éclaire.
La sagesse transporte le poète au Permesse ,
& dans le palais des sciences , où la philoso-
phie distribue des plaisirs vifs au sage qui
étudie la nature & l'homme : l'amour n'est
point banni des monts d'Uranie ; Anacréon
unit les myrtes de Cypris aux lauriers d'A-
pollon , il donnait des leçons de volupté &
de génie.

Causez avec Zénon , dansez avec les Graces.

Des monts d'Uranie , le poète aborde les
portiques de Clio ; il a eu déjà deux goûts
vifs ; mais le temple du bonheur se cache
encore , lorsque la carrière des arts s'ouvre
à ses regards.

Dans un cercle argenté que décrit l'Hypocréne,

Est un bois de palmiers dont les épais rameaux ,
Entrelacés par l'art , sont tissus en berceaux.

Se courbent eût peut-être mieux valu , pour
éviter la répétition d'*entrelacés* & *tissus*.

Un feuillage agréable en ombrage les routes ;
Mille festons de fleurs , suspendus à leurs voûtes ,
Y parfument au loin les haleines des vents.

C'est l'imagination qui a voûté ces palais
du printems ; à ses côtés est le jugement
qui la dirige , & dans ces bosquets la sagesse
a rassemblé les arts ; chacun a son autel.
Le poète voit leurs favoris. On ne peut des-
finer plus ingénieusement , & décrire leurs
attributs divers en vers plus pleins , plus
précis , plus sonores : c'est une galerie du
plus bel effet. Prenons le portrait de Perse ,
fait avec vigueur sans dureté ;

. enfans du seul génie,
Que mes vers , disait-il , plaisent sans harmonie.
Je n'imiterai point ces rimeurs sans talent ,
Qui prodigés de sons , sont avarés de sens ,
Dont la verve répand en son cours débordée ,
Un déluge de mots sur un désert d'idée ,
Et je n'allirai point , imbécille orateur ,
L'or pur des vérités au plomb vil de l'erreur.

· La poésie est sans doute le plus grand

des arts , quand elle unit à autant d'harmonie , autant d'énergie dans les pensées.

En répétant les vers de Quinaut , le poete découvre le palais du bonheur ; les plaisirs qui l'environnent , arrêtent dans sa route ses regards sur l'atelier de la peinture.

Il a cru voir des corps ; sa main impatiente
 Touche , veut s'assurer si la toile est vivante ;
 Et son esprit encor incertain , curieux ,
 Doute qui l'a trompé , du toucher ou des yeux :

L'architecture , les desseins de le Nautre ,
 le ciseau du Pujet offrent de nouveaux goûts
 à l'ame ravie du poète , il se trouve au pa-
 lais de la félicité

Les arts & les plaisirs environnent son trône ;
 Apollon & l'amour soutiennent sa couronne.

Pourquoi l'auteur a-t-il oublié la musique
 parmi les bienfaits des arts ? C'est ici , dit
 la sagesse , que des plaisirs égaux mesurent les
 jours , & moi , source du bonheur ,

J'habite ce palais , & ce trône est le mien.

Il semble que l'ordonnance , & le but
 même de ce poème , le terminaient ici ;
 on ferait tenté de le desirer. On trouve dans
 les chants suivans moins de verve , d'ensem-
 ble , des tours profaïques nombreux , plus

de raison, mais plus de gêne & moins d'images. C'est la paresse qui lie ce chant aux précédens. C'est dans son sein, dit-elle au poëte, qu'habite le bonheur : les talens excitent l'envie, l'étude est pénible, l'indigence est souvent leur partage, les sciences sont inutiles au genre humain. Le poëte lui répond. C'est l'optique qui créa les lunettes; l'astronomie la navigation & le commerce par mer; les arts ont fouillé, élaboré les métaux, le bois, les minéraux. Vauban est-il né? les villes prennent des remparts. Aux arts est due la fécondité des campagnes; ils ont perfectionné l'agriculture, & créé les manufactures.

CHANT V. Le plaisir est le moteur de l'univers; nous lui devons le travail & les passions: l'impositeur de la Mecque appelle les hommes aux voluptés, & l'Asie obéit à sa législation sensuelle. Remontons à l'origine de la société, & suivons-en la marche: né sensible, l'homme écoute le plaisir, & fuit la douleur: ce principe commande à l'esclave, au potentat, au magistrat qui opprime, au prêtre tyran des esprits & des rois. Il est dommage que ce morceau très-philosophique soit un peu sec; on n'y voit que des éclairs de poésie.

Le dernier chant est rempli par la fable
d'Oromaze

d'Oromaze & d'Arimate, où l'on trouve des détails piquans & neufs. Le poëte suppose deux amans unis & heureux sous le regne d'Oromaze : il a colorié cette description avec beaucoup de graces simples & de sentiment : le jeune Elidor parle des charmes de sa maitresse :

La grace est dans ton geste, & le ciel dans tes yeux.

.
: : : : :
.

Tout est créé pour toi : la rose en ce jardin,
Croît pour qu'on la compare aux roses de ton teint.

.
.

L'astre doré du jour, l'astre argenté des nuits,
Chefs-d'œuvres que créa la parole féconde,
Montent-ils dans les cieux pour embellir le monde ?

Non ; mais pour éclairer de leurs douces couleurs,
Le matin tes beautés, & le soir tes faveurs.

Pétrarque n'a pas écrit différemment. Les deux amans se retirent au temple d'amour ; c'est de là qu'ils voient le féroce Arimate briser ses chaînes, & répandre sur l'univers la douleur, le crime & les besoins.

Le ciel à son aspect a versé quelques pleurs.

Le discours du génie est très-poétique.

Vous monts que les forêts couronnent de verdure,

Grottes que rafraîchit une onde vive & pure ,
 Boccages toujours verts qu'éclaire un demi jour ,
 Temples par le plaisir consacrés à l'amour ,
 Jardin délicieux , Eden que l'on renomme ,
 Ornemens de la terre , & délices de l'homme ,
 Disparaissez ; les maux , les pleurs de l'univers ,
 Vont me venger du dieu dont j'ai porté les fers.

Elidor , affligé des malheurs de l'humanité ,
 sacrifie ses plaisirs aux secours qu'il lui porte
 inutilement. Il revient dans sa retraite ;
 mais les maux qu'il a vus , l'accablent de tristesse ,
 dans les bras même de sa maitresse.
 Oromaze le console ; il lui montre l'aurore
 d'un beau jour , les lumieres amenant le
 bonheur à leur suite , & l'intérêt de chacun
 devenant celui de tous.

Un traité philosophique du bonheur est
 peut-être une idée ridicule ; un poème du
 bonheur peut être au moins un songe en-
 chanteur. On parle de l'art d'être heureux ;
 que ne parle-t-on aussi de l'art d'empêcher
 la neige & la grêle ? Sans doute la sagesse

éclaire nos goûts & nos sentimens ; mais elle est bien peu connue de ceux même qui prétendent la posséder. Le plan de M. Helvétius n'est pas net, ni conséquent ; l'enchaînement échappe dans ce poëme ébauché. Ses lacunes sont désolantes : Virgile laissa l'énéide imparfaite, mais c'est Virgile qui avait fait l'esquisse. Les incorrections du poëme du bonheur, son harmonie un peu monotone, des détails pesans, lui donnent quelquefois un vernis raboteux ; ses couleurs ne sont pas assez détrempées : ces défauts, & ceux du style souvent très-négligé, feraient peut-être imperceptibles dans un ouvrage qui n'offrirait pas, comme celui-ci, des tableaux sublimes, de la verve, des périodes cadencées avec goût, une force, une fécondité de grandes idées qui rachètent la gêne de la versification ; mais sur-tout une philosophie aimable & profonde à la fois, qui fera méditer ce poëme aux bons esprits, tandis que les persifflateurs y regretteront des *tournières*.

II. *Voyage en Sicile & dans la grande Grece, adressé par l'auteur à son ami M. VINCKELMANN, traduit de l'allemand, ac-*

compagné de notes du traducteur, & d'autres additions intéressantes. Lausanne, chez Fr. Grasset & comp. 1773. 1 vol. in-12.

ON annonce, dans un avis préliminaire, que cet ouvrage pourra servir de suite aux voyages de MM. Grosley, Richard, la Lande, qui, ce semble, avaient épuisé l'Italie jusqu'à la fécheresse. De deux mille voyageurs qui vont observer hors de chez eux des mœurs & des inscriptions, de deux mille antiquaires qui les ont dessinées & déchiffrées, il faut distinguer celui-ci, que paraît avoir guidé une curiosité philosophique. A la malgréur près du style & des faits, c'est une assez bonne description abrégée de la Sicile, de ses habitans, de ses ruines, & de sa pauvreté.

L'auteur débarque à Palerme : Palerme ville de 12000 habitans, sans richesses remarquables en peinture & sculpture : c'est à Moréale, petite ville à deux lieues de cette capitale, qu'il faut chercher un chef-d'œuvre. " Entr'outes peintures estimables, il faut s'attacher à un S. Placide, le plus beau morceau du Moréalesé, le Raphael de la Sicile ; le dessein en est incorrect, mais le coloris plein de force & de vie. " Il n'y a point de chemins à voiture dans

toute la Sicile, il n'y a même pas beaucoup de sûreté ; les voyageurs sont escortés par des soldats. Mais notre auteur assure que cette précaution lui a semblé inutile. De Palerme à Alcame, & de là à Trapani (*Drepanum*), rien n'arrête l'attention, sinon les vestiges du temple de Vénus Erycine, sur le mont Eryx, distant de six milles de Trapani. Ces vestiges sont quelques fragmens de colonnes de granite, dont on ne discerne pas l'ordre : “ L'idée d'adresser sur
 „ cette montagne un culte à Vénus, peut
 „ être due à la beauté des femmes qui l'ha-
 „ bitent. C'est à Trapani qu'il faut voir des
 „ teints d'albâtre & de grands yeux noirs
 „ pleins de feu, avec des profils à la grec-
 „ que de la plus belle régularité. C'est un
 „ bienfait de l'air subtil & pur de ce séjour...
 „ Du tems de Charles V, il existait à Tra-
 „ pani une *confraternita di san Paolo* ; dont
 „ l'institution & le vœu étaient de juger leurs
 „ magistrats & leurs concitoyens : les prof-
 „ crits par cette assemblée l'étaient sans res-
 „ source ; & celui des membres de la con-
 „ frairie, qui était chargé de l'assassinat,
 „ était obligé d'obéir sans réplique, & d'exé-
 „ cuter en cachette les meurtres de ce tri-
 „ bunal. Ce fait nouveau est frappant. „
 „ Cela était pourtant dans le *bon vieux tems*,

& chez des républicains. Suivons le voyageur aux campagnes de Girgenti, la fameuse Agrigente. “ Qu'on se représente un glacis
 „ de quatre milles de longueur sur sept mille
 „ de largeur, de Girgenti à la mer; ce glacis
 „ couvert de vignes, d'oliviers, d'amandiers,
 „ de bleds superbes, en fleur le 7
 „ avril, de légumes excellentes, les possessions
 „ séparées par des haies d'aloës & des
 „ figuiers d'inde, la variété & la richesse;
 „ & au milieu de ce superbe tapis le temple
 „ bien conservé de *Juno Lacinia*, celui de
 „ la *Concorde*, les débris du temple d'Her-
 „ cule & de celui de Jupiter Olympien :
 „ voilà le coup-d'œil de Girgenti. „ Si la
 nature y est belle, l'art y a laissé des chefs-
 d'œuvres : laissons les bas-reliefs de la cathédrale,
 ses vases grecs les plus beaux de la Sicile, &c.
 C'est aux ruines d'Agrigente qu'il faut aller
 admirer entr'autres les restes imposans du temple
 colossal de Jupiter : ses colonnes ont trente-deux
 pieds de circonférence, la nef dut avoir cent
 cinquante pas de long : d'après les mesures exactes
 prises par l'auteur, il se persuade que le temple
 de S. Pierre à Rome eût dû le céder à celui-ci.

Ces campagnes si fertiles sont cultivées par des misérables que l'oppression des

grands terriens fait manquer du pain. Cependant l'industrie a trouvé le secret de conserver les bleds : on ensevelit les grains dans des fosses profondes de roc vif, dont l'ouverture maçonnée empêche l'action de l'air extérieur, Est-ce la sécheresse du climat, est-ce les particules nitreuses de la pierre de Sicile, qui favorisent cette méthode? On fait que Louis XIV trouva dans la citadelle de Metz des bleds conservés depuis un siècle, sous une croûte épaisse de chaux.

Le voisinage de Malte y attire le voyageur ; ce qu'il en dit est assez commun & connu : tout le monde fait qu'elle n'est qu'un roc cultivé, qui enrichit ses habitans avec du coton, du miel & des oranges ; qu'il n'est à Malte pas une honnête femme ou fille, excepté chez quelques familles nobles recluses, & chez les marinières, dont les chevaliers respectent les filles. Cette ville, si corrompue par ses maîtres, a des défenses énormes, qui exigeraient soixante mille hommes pour les garder. Au reste, notre voyageur ne paraît que médiocrement touché de la grotte de S. Paul, très-vénérée dans l'isle, comme on s'en doute.

Revenu en Sicile & dans le port de Syracuse, l'auteur y chercha inutilement & la forteresse de Plemmyrium, & cette cité de

cinq villes , dont les murs avaient cent quatre - vingt stades de circuit , & ses temples , & les palais des Denys , des Hieron. Il ne reste de l'ancienne Syracuse que ses latomies , prisons où Denys avait fait construire ce qu'on nomme son *oreille*. C'est un réduit où , par la construction harmonique , se trouve le foyer de tous les échos de ces latomies , & de tous les sons qu'y formaient les prisonniers. Il n'y reste que des ruines de son théâtre , & deux colonnes de ce temple de Jupiter où les Athéniens se retirèrent apres leurs défaite.

Et par elle-même , & par le voisinage du fameux Etna , Catane est plus intéressante & l'une des belles villes de la Sicile depuis sa réédification en 1693 , époque du tremblement de terre qui la renversa ; ses antiquités & les ruines qu'elle couvre , renferment des monumens singuliers. Il l'est beaucoup d'y trouver l'inoculation pratiquée , & un évêque de la maison de Vintimille , qui expose & se fait gloire de posséder la collection complète des œuvres de M. de Voltaire , celles de M. Jean-Jacques Rousseau , & le livre de l'esprit. *Nostris ventura nepotibus umbra*. A cet évêque , dont la bibliotheque annonce la façon penser , l'esprit de tolérance & le dessein de s'instruire , il faut joindre le

prince Biscari , dont le voyageur fait un portrait très-honorable & très-bien écrit: le voici. " C'est un de ces hommes rares , qui
 „ pensent que la naissance , les richesses ,
 „ les connaissances leur ont été transmises
 „ pour l'utilité de leurs semblables. Son
 „ entretien est aussi agréable qu'instructif,
 „ son abord est sérieux sans être sec. Il décide avec justesse , en paraissant dire simplement son avis ; il ne fait jamais parade de sa supériorité à tant d'égards , & honore le mérite par-tout où il le trouve :
 „ humain envers ses domestiques , & le
 „ pere de tous ses vassaux , il cherche à les
 „ soulager , à les aider , à les multiplier.
 „ La princesse son épouse est la femme la plus respectable de toute la Sicile. Présider à l'éducation de ses enfans , gouverner sa maison , faire le bonheur de son mari , voilà ses occupations chéries
 „ Tout Catane les adore , les pauvres trouvent dans cette maison de la consolation & de l'appui , les riches la plus agréable société ; & quand ils s'en rendent dignes , de parfaits amis. „ La reconnaissance éloquent de l'auteur fait l'éloge de son cœur & de son goût : quand on a de tels hommes à faire connaître , on peut se passer de décrire des mesures. Le panégyriste du prince

Biscari lui a dû, entre beaucoup de services, la fouille & l'inspection des antiquités ensevelies de Catane. Il faut lire ces recherches détaillées & savantes dans l'ouvrage, ainsi que la description de quelques morceaux précieux des musæum de Catane. Voyons la suite du voyageur au mont Etna, dit *Sibello*, qui est peut-être le morceau plus intéressant de ce recueil. A quelques milles de Catane, les campagnes couvertes de laves, de cendres & de sables, annoncent déjà le volcan. On passe auprès d'une montagne produite par l'éruption de 1669. Qu'on juge de la grandeur de l'Etna, par cette montagne entourée de cent pareilles, qui est seule aussi grande que le Vésuve. Plus haut sont quelques forêts, au-delà desquelles se trouve la lave encore fumante de l'éruption de 1766. La pluie survint, le voyageur laissa ses guides dans une grotte, & monta avec un paysan à la lueur des étoiles & de la neige. "Après avoir gravi l'espace de dix milles par un froid & un vent très-vifs, dans un chemin roide & glacé, ils se trouverent à la cime la plus élevée du volcan. Ce crater ou entonnoir du gouffre, formé de sable noir, de cendres, & de pierre ponce, est élevé de deux milles au-dessus du sommet de la totalité de l'Etna; sa circonférence est de six milles. Au haut

de ce mont fluide , où l'on enfonce jusqu'aux genoux dans le sable , se découvre le gouffre immense de l'Etna. Son bord est plus large que celui du Vésuve. Il en sort une fumée épaisse & continuelle , & un bruit sourd , semblable à celui d'un fourneau qui prépare une fusion. „ Quel contraste de cet affreux spectacle à la vue ravissante & immense qui se découvre depuis l'Etna ! Toute la Sicile , ses campagnes fertiles , ses villes nombreuses , la mer qui les environne , le soleil sortant de derrière les Apennins de la Calabre , & illuminant tout ce magnifique coup-d'œil !

Descendu de l'Etna , l'auteur se rendit à Tavormina , autrefois *Taurominium*. Là se retrouvent quelques antiquités , sur-tout les restes d'un théâtre dont nous ne pouvons mutiler la description. Par-tout des campagnes fécondes , plantées de vignes , d'oliviers & de mûriers. La situation de Messine & son port célèbre ne sont pas moins magnifiques. Cette ville , déchue par l'oppression , ne renferme plus que 25000 habitans. L'auteur a vu dans la bibliothèque publique une histoire de la guerre civile de Messine sous Charles II , qui précipita sa décadence ; dès lors le commerce y est éclipse , & les fabriques sans ouvriers ; l'esprit fiscal & pro-

hibitif a achevé de la désoler. C'étaient les vues du gouvernement qui craignait ses forces. On y voit peu d'antiquités , peu d'édifices remarquables , peu de médailles & de chefs-d'œuvres. L'auteur en sort pour passer dans la Calabre , en terminant cette partie de son ouvrage par des observations sur les mœurs , l'esprit & le caractère des Siciliens. On voit chez eux de la finesse & de la ruse , du feu & de la mollesse , l'empreinte méridionale , & de plus un sel âcre agissant sur leurs nerfs ; il les rend inquiets , impatiens , immodérés , jaloux peut-être & vindicatifs , héros quelquefois , parce qu'ils sont passionnés. Les Grecs leur ont laissé la beauté dans les femmes , avec la constance & la passion. A voir l'hospitalité Sicilienne , on se croirait dans l'ancienne Athènes ; il faut espérer qu'on s'y croira encore mieux , quand les assassinats y seront moins fréquens. La Sicile a tout ce qu'elle avait il y a deux mille ans , excepté la liberté , & avec elle l'opulence , les arts , les talens , la population ; . . . mais à la honte des gouvernemens , elle n'eut jamais le bonheur.

Nous parcourrons aussi rapidement que le voyageur , ses courses stériles dans la Calabre , la Pouille , la terre de Bari. En traversant Rheggio , Locres , Crotone , Sy-

baris, Tarente, il aurait pu se dire, & il se dit en effet : *je cherche ici la Grece, & ne la trouve plus.* Qu'on en juge par Tarente. " Cette ville se trouve réduite à seize mille habitans, dont une partie est composée de gentilshommes de province presque tous pauvres, & de pêcheurs. Les Calabrois cultivent les terres, & les étrangers les manufactures. „ Oisifs, joueurs & voluptueux, voilà les descendans des appuis d'Annibal.

On a joint à ce voyage des mémoires sur la Sicile par M. le comte de Zinzendorf, insérés dans les éphémérides du citoyen : après un exposé de l'administration mécanique de la Sicile, sans physionomie, on lit qu'il se débite peu de gérosles, de muscades & de café du Levant à Palerme; qu'on y aime les *douceurs*, & qu'il y a *quelque peu de métiers* de soie. Ces détails économiques semblent à quelques personnes, indignes de la philosophie. On devrait songer, disent-elles, que les états ne sont pas des boutiques, & que toute cette politique de douanne fait bâiller & rire ceux qui ne régissent pas l'univers dans les journaux, ou qui pensent plus aux loix des sociétés qu'aux profits des épiciers.



III. *Projet d'une histoire diplomatique de la Suisse.*

LES amateurs de l'histoire Helvétique , & sur-tout ceux qui savent apprécier le mérite de la chronique de Tschudi , desiraient il y a long-tems de voir une continuation de cet ouvrage marqué au coin du bon sens , & d'une utilité générale. On fait que cet homme respectable avait mis en ordre cette continuation , ou du moins qu'il en avait rassemblé les matériaux. Mais son travail n'a jamais été publié ; ainsi on desirait une histoire pragmatique de la Suisse , depuis l'époque où finit la seconde partie de M. Tschudi. La difficulté d'un pareil travail n'échappe pas aux gens instruits. Il faut rassembler les actes , les traités publics , les recès des dietes , les lettres des particuliers. Il faudrait pouvoir fouiller dans les archives , dépouiller les protocoles & les manuels , parcourir les bibliothèques & les autres dépôts. Il faudrait faire disparaître tous les intérêts particuliers , dissiper tous les préjugés , écarter tous les scrupules. Il faudrait , quand on aura travaillé , être sûr de ne déplaire à personne , de n'attirer sur soi ni l'envie , ni

le ressentiment. Entreprise difficile, s'il en fut jamais, & pour la quelle il faut réunir un courage intrépide, des lumieres peu communes, & des secours très-difficiles à rassembler. Il se trouve cependant un homme de lettres, déjà connu par d'autres ouvrages utiles, qui a commencé à travailler une *histoire diplomatique de la Suisse depuis l'an 1471.*

M. FÆSI indique, dans un prospectus publié à Zurich sur la fin de l'année dernière, les secours qu'il a eu le bonheur d'obtenir. 1°. Il a consulté un recueil d'actes publics très-importans, formé par Gilg. Tschudi, & s'étendant jusques fort avant dans le seizième siècle. 2°. On lui a permis d'examiner dans les archives de LL. EE. les recès des dietes, depuis le milieu du seizième siècle. 3°. On a un manuscrit de plusieurs volumes in-folio, contenant un grand nombre d'actes importans, & que l'on donne pour la continuation de Tschudi. S. G. R. M. l'abbé régnant d'Engelberg, a permis de consulter ce recueil. 4°. L'auteur qui travaille depuis long-tems à étudier l'histoire de sa patrie, a rassemblé un assez bon nombre de manuscrits. 5°. Plusieurs gens de lettres de ses amis lui ont ouvert des collections nombreuses, & faites avec goût. Ensorte

que l'on peut dire qu'il a eu plus de secours que tous ceux qui ont entrepris de travailler sur l'histoire de la Suisse.

M. FÆSI veut que l'ouvrage de Tschudi serve de modèle au sien. Il se propose de rapporter tout au long les actes originaux, & les recès des diètes & autres assemblées, dès que ces pièces lui paraîtront propres à faire connaître le gouvernement ou les mœurs du tems. Il ne donnera des extraits que lorsque cela sera indispensablement nécessaire, observant de ne pas grossir l'ouvrage sans nécessité. L'auteur ne s'arrêtera pas trop aux phénomènes de l'histoire naturelle, aux ouragans, à la cherté ou à l'abondance des denrées, aux incendies, &c. Le tems où M. Tschudi écrivait exigeait ces détails, ils paraîtraient ridicules dans le nôtre. Chaque livre, chaque période aura un article à part, dans lequel on jettera un coup-d'œil observateur sur l'histoire que l'on aura parcourue, sur les mœurs, la façon de penser de la nation; mais cet examen ne fera jamais trop étendu; on se gardera bien d'ôter au lecteur intelligent le plaisir de juger par lui-même.

L'auteur & les éditeurs recommandent cette entreprise à l'attention & aux encouragemens de tous ceux qui sauront estimer
une

une *histoire pragmatique de la patrie.*

Le premier volume qui doit paraître à pâques, aura 200 feuilles d'impression, ou environ 800 pages. Le prix de la souscription est deux écus neufs, dont la moitié se paie d'avance, & le reste en recevant l'ouvrage.

On ne tirera que 1000 exemplaires, & la souscription sera fermée au mois d'août prochain.

On souscrit à Zurich, chez *Orell, Gessner, Fuesli & compagnie*; à Neuchatel au bureau de la *Société Typographique*, & dans les diverses villes de Suisse & d'Allemagne chez les libraires chargés de distribuer le prospectus.





 SECONDE PARTIE.

 NOUVELLES LITTÉRAIRES
 DE L'EUROPE.

ALLEMAGNE.

- I. *Nouveaux mémoires de l'académie royale de Berlin*, in-4°.

LA dernière classe de mémoires de l'académie est celle des belles-lettres. Cette partie offre six mémoires, dont la plupart roulent sur des sujets intéressans; le premier fera sûrement beaucoup de plaisir; il est de M. Bitaubé, & Moliere en est l'objet. C'est un discours sur ce grand comique, regardé généralement comme celui qui a porté la comédie au plus haut degré de perfection auquel elle pouvait atteindre. L'éloge de cet homme célèbre avait été proposé il y a quelques années par l'académie Française.

Nous ne serions point étonnés que l'auteur
 l'eût destiné d'abord au concours. Nous
 ignorons s'il l'a fait ; mais il est très-sûr
 qu'il méritait d'y paraître , & que le public
 lui fera gré de l'avoir publié. Il contient
 des choses bien vues , bien présentées , ex-
 primées souvent avec une énergie qui prouve
 combien M. Bitaubé admire Moliere , & com-
 bien il est digne de l'admirer. " *Thalie a brisé*
 „ son masque , dit-il en débutant ; l'art de
 „ Moliere a non seulement disparu , ses
 „ chefs-d'œuvres sont encore abandonnés
 „ de la foule : C'est peut-être le tems de s'oc-
 „ cuper de ce rare génie. Plein de la lecture
 „ de ses drames , j'ai formé comme sans
 „ dessein cette esquisse , dont peut-être je
 „ développerai plus à loisir les principaux
 „ traits. L'entreprise n'est pas aisée . . . Il
 „ est difficile de considérer le génie , cette
 „ flamme créatrice , qui n'est départie qu'à
 „ peu de mortels , qui fait s'affranchir des
 „ loix , & dont l'effor irrégulier & rapide
 „ paraît ne pouvoir être exactement observé
 „ que par le génie. Peut-on l'envisager sous
 „ toutes ses faces , lui qui dans une pro-
 „ duction unique *enfante* comme d'un seul
 „ jet , & lie par un nœud presque *indissolu-*
 „ *ble* , tant de beautés différentes ? „

L'auteur donne un précis de l'histoire de

la comédie jusqu'à Moliere; Corneille avoit donné *le Menteur*, où, à travers le tissu d'une intrigue commune, on voit éclatter quelques traits de caractère: mais ce grand homme étoit appelé à un autre genre; tandis que Racine & lui étaloient sur la scène les passions & les crimes des rois, Moliere y appelloit les vices & les ridicules bien plus variés de la vie commune. " Un monde fort
 „ de ses mains; mais quelle force dans tous
 „ les traits! On dirait qu'il est allé dans la
 „ société prendre ses personnages, & que,
 „ sans leur donner le loisir de se reconnaître,
 „ il les a entraînés sur le théâtre. Doivent-ils
 „ contraster? Chacun de leurs *linéamens*
 „ est caractéristique. Ont-ils des côtés
 „ ressemblans? C'est là l'effort sublime des
 „ maîtres de l'art, & Moliere y excelle. Il
 „ fait les nuances les plus délicates; chaque
 „ personnage est véritablement un; Philaminte,
 „ Armande, Belise, Vadius & Trissotin ont
 „ chacun leur langage; Henriette, Clitandre,
 „ Chrifale, & jusqu'à la naïve Martine qui
 „ mérite de n'être pas oubliée, tous ennemis
 „ du faux savoir, le sont chacun d'une manière
 „ qui lui est propre. Telle est la force de ses
 „ tableaux, que souvent un seul trait peint
 „ tout un caractère. Quels effets doivent
 „ résulter de la

„ réunion de ces traits ! Le Tartuffe se fait
 „ connaître dès les premiers vers qu'il pro-
 „ nonce. Qu'est-ce quand son hypocrisie
 „ prend toutes les formes, & quand enfin
 „ après ce coup de théâtre frappant, où
 „ croyant embrasser Elmire, il rencontre
 „ Orgon ? Il passe tout à coup du comble de
 „ l'effroi au comble de l'insolence, arrache
 „ lui-même son masque imposteur, & dé-
 „ couvre tout le fond de son ame hideuse. „

Nous faisons encore de ce discours le ju-
 gement que l'auteur porte des deux plus fa-
 meux successeurs & imitateurs de Moliere.
 Regnard moins philosophe a hérité d'une par-
 tie de sa verve comique ; Destouches moins
 plaisant, lui ressemble mieux comme philo-
 sophe ; mais ni l'un ni l'autre n'a l'énergie
 de Moliere, cette flexibilité qui se plie à
 tous les tons, cette rapidité qui nous laisse
 à peine le tems de reprendre haleine, ce gé-
 nie vigoureux qui assuré de ses forces ne
 les ménage point, & les déploie dès l'entrée
 de la carrière ; enfin cet ensemble où, sans
 recourir à d'inutiles épisodes, on voit la va-
 riété enchaînée à l'harmonie, une scene
 en enfanter naturellement une autre, & tou-
 tes marcher vers une fin commune.

Sur la philosophie de l'histoire, par M. Ve-
 guelin. Nous appellerions plus volontiers

ce morceau la *métaphysique*, que la *philosophie de l'histoire*; on peut le comparer à une espèce d'antre, dont les sombres avenues laissent entrevoir dans le fond une obscurité impénétrable. L'académicien dit que les voies de l'*assimilation* & celles de l'*enchaînement* peuvent être employées dans l'histoire comme elles le sont dans les autres sciences. On y a des raisons *générales*, *particulières*, *individuelles*, déterminées par ces trois assemblages de faits. Les faits *individuels*, considérés sur le pied de phénomènes, donnent des caractères spécifiques qui enrichissent la *caractéristique* de l'histoire, & servent à apprécier les talens & les vertus. Comme tous les phénomènes du monde visible tiennent aux forces centrales, tous les phénomènes du monde moral tiennent aux loix de la *continuité infinie* & de la *diversité infinie*, l'une de ces loix tendant à simplifier les faits & à les identifier, l'autre à les varier & à les diversifier; le monde moral conserve son identité quant aux principes, & sa diversité quant aux effets, par l'action & la réaction successive & graduelle de ces deux loix. A la loi de diversité indéfinie, sont subordonnées toutes les *forces vives* de l'homme, comme le génie, l'intelligence, l'esprit national, le sentiment, les mœurs

& les idées *auxiliaires*, tirées des lettres, des arts & des sciences. Les loix, les usages & tous les instituts de la société présupposent la loi de continuité indéfinie, que l'on peut considérer comme l'assemblage des *forces mortes* de la société. Les voies par lesquelles ces loix exercent un empire absolu sur les hommes, sont celles de l'*habitude* & de l'*imitation*. Cet empire est exercé à l'*indivis* par la raison que l'*habitude* & l'*imitation* sont *actives*, autant qu'on y joint un principe, & *passives*, autant qu'on l'en sépare. " En suivant le fil de ces notions, dit M. Weguelin, je tâcherai de donner une idée du monde historique, qui ne diffère du monde moral que comme un commentaire littéral diffère de son texte. „ Ce fil paraît ressembler beaucoup à celui que tenait le héros de la Manche, lorsqu'il se jeta tête baissée dans la caverne de Montefinos.

Le mémoire de M. de Catt sur les physionomies, & les trois discours de dom Permetti sur les connaissances physionomiques & leurs avantages, terminent ce volume, & la classe des belles-lettres. Nous réunirons ces articles sur une dispute éternelle & fastidieuse, peu digne de l'académie, qui doit en être ennuyée. Le bénédictin qui fait de la science physionomique le tout de l'homme,

le ressort unique de la société, traite cette matière d'une manière très-diffuse. M. de Catt a proposé modestement, sous le titre de doutes, des objections très-fortes contre la prétendue science de dom Pernetti; il dit que l'on ne peut faire que des progrès très-impairfaits & très-équivoques dans la connaissance des physionomies, que la possibilité d'aller plus loin & de s'affurer constamment de l'intérieur par un coup-d'œil sur l'extérieur, ferait plus dangereuse qu'utile. Le bénédictin est fort éloigné de se rendre aux raisons de M. de Catt; la physionomie, selon lui, est un terme qui devrait être substitué à celui de physique; ou même à celui de science, puisqu'elle a proprement le droit inné d'être la science de la nature en général, & la science des êtres en particulier. Toutes nos connaissances ont en effet des signes caractéristiques pour fondement; pour en faciliter l'étude, il n'y a qu'à partager la science physionomique ou la science universelle en différens genres, en différentes espèces, qui, considérées séparément, sont des chemins divers, mais qui aboutissent au même but, à notre satisfaction, au bonheur que nous poursuivons toujours sans pouvoir y parvenir. De ce point de vue général, dom Pernetti revient à sa thèse

particulière ; c'est que les connaissances physionomiques procurent les avantages les plus réels & les plus considérables à tous ceux qui savent juger de l'intérieur des hommes par les signes extérieurs. Les chefs des nations , préposés sur-tout pour faire le bonheur de ceux qui leur sont soumis , doivent s'attacher à connaître par eux-mêmes les bonnes & les mauvaises qualités de ceux à qui ils se proposent d'accorder leur confiance , & dont ils veulent faire choix pour l'administration du pouvoir qui leur est confié. La science physionomique , ajoute de la meilleure foi du monde dom Pernetti , est aujourd'hui presque l'unique ressource qui leur reste pour pénétrer dans les sombres replis de la dissimulation , pour enlever ce voile ténébreux , percer ce masque dont les hommes qui les approchent affectent presque tous de se couvrir , ou pour cacher leurs défauts & leurs vices , ou pour tromper par l'apparence des vertus dont ils empruntent les dehors. Il nous semble que , si le bénédictin était plus familiarisé avec les visages des courtisans , il verrait qu'on ne les pénétre pas si aisément.

II. *Éloge de Racine. Par M. DE LA HARPE. Omne tulit punctum. Paris. Lacombe, in-8°.*

L'ACADÉMIE de Marseille avait proposé l'*éloge de Racine*; mais pour traiter un pareil sujet, il fallait être en état de suivre les traces de celui qu'on voulait louer. M. de la Harpe nous paraît avoir mérité la couronne qu'il n'a pas pu disputer; le concours était fermé lorsqu'il voulut envoyer sa pièce, & il avait déjà pris des arrangements pour l'impression, lorsqu'il apprit que le prix était réservé pour l'année 1773. Après lui, il est difficile qu'il se présente des concurrents. M. de la Harpe a dignement célébré la mémoire de Racine. Dans un genre où il est assez rare que l'on ne pousse pas trop loin la flatterie, il a su apprécier son auteur, & en donner une idée juste. Ceux qui se destinent à travailler pour le théâtre, trouveront dans ce discours les véritables règles de l'art de la tragédie, puisées dans les ouvrages, recueillies dans les conversations d'un grand maître, par un homme de génie, qui a étudié profondément cette partie, & dont les succès ont prouvé les talens & le goût.

La Grece accordait les honneurs littéraires aux poètes & aux orateurs qui avaient fait pendant leur vie les délices & la gloire de leur nation : la France , & l'Europe savante , a long-tems négligé de rendre aux grands hommes qui l'ont éclairée , le tribut d'admiration & de reconnaissance qui leur est dû. L'envie les a rabaisés pendant leur vie , feraient-ils après leur mort ensevelis dans l'oubli ? Il semble que l'on commence à révenir d'une injustice si condamnable. Les sociétés savantes s'empresent à honorer la mémoire des grands génies par des éloges dans lesquels on s'efforce d'inspirer aux vivans une émulation généreuse , en leur présentant des modeles à imiter.

“ L'éloge d'un grand homme , dit M. de la Harpe , est presque toujours un combat contre les préjugés ; mais si jamais cette vérité fut incontestable , c'est sur-tout à l'égard de Racine : il ne fut pas apprécié par son siècle , & il n'y a pas long-tems qu'il l'est par le nôtre : il eût beaucoup d'ennemis pendant sa vie , il en a encore après sa mort. J'en développerai les raisons & les preuves : je les trouverai dans l'amour propre & les intérêts de la médiocrité , dans cet esprit de sectes littéraires , qui , comme toutes les autres , ont leur politique & leur

secret ; enfin , dans le petit nombre d'hommes doués de ce sens exquis , qu'on appelle le goût. Quand il s'agit d'être juste envers le génie , je ne le ferai pas à demi. Je ne craindrai pas de heurter des erreurs qui ont acquis du crédit à force d'avoir été répétées. C'est bien assez que la vérité soit tardive , il ne faut pas au moins qu'elle soit timide. „

L'art de la tragédie n'a pu être formé tout d'un coup , ses regles ne sont pas les mêmes dans les pays où elle ne tient pas , comme à Athenes , à la religion , à l'histoire , aux intérêts de la nation , aux fables révérées par le peuple. Ses avantages sont bien moindres parmi nous , où elle ne peut faire usage que de la terreur & de la pitié , où les spectateurs sont des hommes froids & sévères qu'il faut réveiller par des émotions fortes & nouvelles. Corneille connut le premier la noblesse du langage ; & s'il lui échappe encore d'être quelquefois bas , on doit dire cependant à sa louange , qu'il a purgé la scene de ces plaisanteries basses que l'on y souffrait encore , de ces pointes ridicules qui plaisaient au peuple , moins civilisé , moins poli qu'il ne l'est de nos jours. Corneille avait commencé la réforme de la tragédie ; la gloire de perfectionner cet ouvrage était réservée à Racine.

“ Peu content de ce qu’il avait produit jusqu’alors , car le talent fait juger ce qu’il a fait par ce qu’il sent qu’il peut faire , ne trouvant pas dans ses premiers ouvrages l’aliment que cherchait son ame , Racine s’interrogea dans le silence de la réflexion ; il vit que des conversations politiques ne sont pas la tragédie. Averti par son propre cœur , il vit qu’il fallait la puiser dans le cœur humain , & dès ce moment il sentit que la tragédie lui appartenait. Il conçut que le plus grand besoin que les spectateurs apportent au théâtre , le plus grand plaisir qu’ils puissent y goûter , est de se retrouver dans ce qu’ils voient ; que si l’homme aime à être élevé , il aime encore mieux être attendri , peut-être parce qu’il est plus sûr de sa faiblesse que de sa vertu ; que le sentiment de l’admiration s’émouffe , s’affaiblit aisément , que les larmes douces qu’elle fait répandre quelquefois sont en un instant séchées ; au lieu que la pitié pénètre plus avant dans le cœur , y porte une émotion qui croît sans cesse & que l’on aime à nourrir ; fait couler des larmes délicieuses que l’on ne se laisse point de répandre , & dont l’auteur tragique peut sans cesse rouvrir la source , quand une fois il l’a trouvée. Ces idées furent des traits de lumière pour cette

ame si sensible & si féconde, qui en descendant en elle-même y trouvait les mouvemens de toutes nos passions, le secret de tous nos penchans. Combien un seul principe lumineux, embrasé par le génie, avance en peu de tems sa marche vers la perfection!,,

Andromaque fut la première pièce de Racine travaillée d'après ces principes. Cet auteur y déployoit toute la sensibilité de son ame, il y peint les orages des passions, avec une variété sublime, qui réfute pleinement aux yeux des lecteurs éclairés l'accusation de monotonie, dont on ose le charger. Racine n'est monotone, que pour ces cœurs arides qui, ne connaissant qu'une manière d'être, ignorent les plaisirs toujours variés du sentiment.

On reconnoîtra, dans le morceau suivant, l'auteur de la réponse d'Horace, que nous insérons dans ce cahier de notre journal. . .

“ Hélas! la colonne de ce siècle, celle sur laquelle il s'appuyait pour regarder avec assurance le siècle précédent, ne peut pas toujours résister aux années; celui qui pendant quarante ans rendit à Racine une si éclatante justice, parce qu'il était le seul qui dût n'en être pas épouvanté; ce grand tragique qui à ce titre sera seul mis dans la balance avec Racine, & que tant de titres

de gloire, que lui seul a réunis, mettent d'ailleurs hors de toute comparaison; cet homme à qui on *refusa* si long-tems *sa place* parce qu'il mettait les autres à la leur, & qui n'a dû qu'à ses longues années cet avantage que n'eut pas Racine, Voltaire préside encore au goût & aux beaux-arts. Qui en fera l'arbitre après lui?.. Vous avez élevé un trophée à sa gloire; faites plus; élevez à ses côtés le trophée de Racine. Réunissez dans les mêmes honneurs ces deux hommes *trop grands pour que la nature ait pu les réunir* dans un même siècle, & mettez sur leurs statues cette inscription qui les caractérise, & qui fera la leçon de tous les âges: *le beau & le vrai.*

Dans les notes qui accompagnent ce discours, l'auteur développe quelques idées, sur lesquelles il n'a pas pu s'arrêter. Elles ne plairont pas à tout le monde, parce qu'en général on pense fort diversement en fait de littérature, & qu'en particulier il regne sur le Parnasse Français un esprit de parti que M. de la Harpe censure dans son discours, & dont il est bien difficile de se garantir, lors même qu'on le désapprouve.

On trouvera dans les morceaux que nous avons transcrits, de la justesse dans les idées, & quelquefois des pensées fausses, que l'au-

teur n'a épargnées que pas le desir d'arrondir ses périodes. Le style coulant, harmonieux, pathétique même, est peut-être dépassé par quelques jeux de mots, qui ne vont pas dans ce genre. Nous croyons avoir indiqué des exemples de l'un & de l'autre de ces défauts. Ceux qui liront la piece entiere, & elle vaut bien la peine qu'on la lise avec soin, y trouveront de quoi en augmenter la liste.

III. Séance publique de l'académie royale des sciences de Berlin.

LA séance publique de l'académie royale des sciences de Berlin se tint le jeudi 28 janvier dernier, jour anniversaire de la naissance du roi. S. A. S. le prince Frederic de Brunsvick, M. l'évêque & prince de Varmie & plusieurs autres seigneurs honorèrent cette assemblée de leur présence. Voici le discours par lequel M. *Formey* fit l'ouverture de la séance. Il a le mérite d'être court, & l'on fait cas de cette qualité dans un discours académique. On verra avec plaisir le tour toujours varié, que M. *Formey* fait donner à la même idée, & on en serait surpris si le
monarque

monarque qui en est le fujet ne fournissait par chaque année quelque nouveau trait à l'orateur.

“ Dans le cours de tant d'années où j'ai rempli la fonction dont je m'acquitte encore aujourd'hui, sous combien d'aspects différens, messieurs, ne vous ai-je pas présenté l'astre sur lequel nous sommes appelés aujourd'hui à fixer nos regards? Y en a-t-il, parmi ceux dont la voûte du firmament est ornée, en qui l'on ait jamais observé tant de phases différentes, & dont l'éclat se soit plus vivement soutenu? Quittons la figure; combien de fois ne vous ai-je pas dit: quels événemens! quelles situations! quels succès! Nos yeux en étaient les témoins, & à peine pouvions-nous les en croire. Qu'en pensera la postérité? Quel spectacle pour elle que celui de la puissance Prussienne, accrue dans un si court espace de tems avec une rapidité que je comparerais à ce phénomène botanique de l'aloès, qui pousse d'un seul jet sa tige à une si grande hauteur! Frederic-Guillaume, surnommé à si bon droit le *grand électeur*, a posé les fondemens de cette puissance; mais eût-on pu s'imaginer qu'il ne faudrait pas un siècle pour l'amener au point où nous la voyons? Si l'on veut s'appercevoir du

changement opéré dans cet intervalle , qu'on lise une lettre de cet électeur à Louis XIV , datée de Berlin le 16 mai 1679 , qui se trouve dans le recueil des lettres de Buffi - Rabutin (*), & qu'on juge par le style dont Frédéric se servirait aujourd'hui, de la différence qu'il y a entre ce que les Français appellaient alors le *marquis de Brandebourg* , & le roi de Prusse qui a pour le moins quadruplé ses domaines & décuplé sa puissance. Ma voix est trop faible pour raconter ces merveilles ; mais mon cœur éprouve un degré de sensibilité , proportionné aux motifs que nous avons de respecter & de chérir notre grand monarque , notre auguste protecteur. Animé de ces sentimens , messieurs , ils me suffisent pour être toujours l'interprete fidelle des vôtres , l'organe de nos acclamations & de nos vœux , dans ce jour solennel , où nous n'avons qu'une chose à demander au ciel , c'est que le roi vive.

Après ce discours , M. *Formey* lut l'éloge de M. *Toussaint*. M. *de Francheville* lut un mémoire *sur un phénomène de la nature dans le regne animal*. C'était un corbeau blanc. Enfin M. *Bitaubé* donna des réflexions *sur le merveilleux dans l'épopée*.

(*) Tom. 4, p. 296, de l'édition, d'Amsterdam, 1738.

IV. *L'homme sociable & lettres philosophiques sur la jeunesse. Paris, chez Dejaint, in-12.*

PUISQUE l'on veut absolument philosopher, il faudrait au moins le faire avec sagesse : il faudrait préférer le bons sens au paradoxe, le plaisir d'instruire à la rage de censurer. Il est tems qu'une philosophie modeste venge l'humanité des maux que lui fait depuis si long-tems l'esprit de sophisme. On a relevé par tous les charmes de l'éloquence les avantages & les plaisirs de l'état de pure nature; on a prétendu que la société est contraire au vrai bonheur de l'homme; & ceux-là même qui déclamaient le plus contr'elle, étaient intimément persuadés des avantages de l'état social. L'auteur anonyme de cette brochure entreprend de ramener les philosophes à une façon de penser plus raisonnable; il s'attache à rassembler tout ce que l'on a dit de vrai & de solide sur la société en général; il oppose aux déclamations de beaucoup d'auteurs célèbres, les lumières de la vérité, & celles de l'expérience. Il ne disconvient pas qu'il n'y ait des hommes qui semblent très-peu faits pour

la société; mais ils sont en si petit nombre; leur façon de penser est si forcée, qu'il ne vaut pas la peine de faire des efforts pour les ramener au point d'où ils se sont éloignés par la manie qu'ils ont de se faire remarquer. Mais laissons parler l'anonyme. "Outre cette classe de misanthropes affectés, il en est d'autres qui, par caractère, fuient la société qu'ils haïssent, comme les hiboux fuient & détestent la lumière du jour: il faudrait des miracles pour changer ceux-là, & leur insociabilité même doit faire désespérer de les voir se rapprocher de la société. Je ne dissimulerai pas qu'il y a des caractères insociables, comme il y a des lieux inhabitables; avec cette différence, que la nature a fait les derniers ce qu'ils sont, & que ce n'est qu'à la mauvaise éducation (on pourrait ajouter à des circonstances fâcheuses) qu'on doit les autres. Le marbre & la cire, malgré leur opposition naturelle, peuvent être travaillés, & devenir susceptibles des figures qu'on veut leur donner. Nous sommes encore loin de connaître toute la force de l'éducation, puisque nous nous y prenons si mal. Ne l'aurions-nous pas corrompue, au lieu de la perfectionner? Horace s'en plaignait déjà de son tems. Ne la commence-t-on pas trop tard? L'amé

n'a-t-elle pas déjà reçu des impressions funestes , quand on entreprend de cultiver les hommes ? Il faudrait les prendre au berceau , si j'ose m'exprimer ainsi. Former des hommes à la société , c'est un service plus essentiel que de gagner des batailles ; c'est l'objet le plus important de l'administration publique : s'il était rempli comme il pourrait l'être , ce serait la perfection de l'état , & il ne laisserait rien à désirer. Le titre d'homme sociable exige donc des vertus , & demande des qualités. „

Essentiellement formé pour vivre avec ses semblables , l'homme porte au fond de son cœur le germe des vertus qui peuvent le rendre heureux dans la société ; il possède ce sens intime qui est à notre espèce ce que l'instinct est aux animaux. Indépendant des différens climats , connu de toutes les nations , antérieur à toutes les conventions humaines , il se développe avec l'âge , il guide les enfans même avant qu'ils aient appris l'art de réfléchir ; il condamne le mensonge , la mauvaise foi , l'infidélité , le parjure , &c.

La première vertu que ce germe heureux développe , c'est la *justice*. “ La fortune , avec l'étalage & la pompe qui la suit , a beau se prévaloir de la supériorité qu'elle se donne ;

elle ne détruira jamais la loi qui condamne les injustices , sur lesquelles elle fonde si souvent sa puissance. Les temples de la justice ne sont que les représentations de celui que la nature a élevé dans nos cœurs. L'appareil formidable qui l'accompagne , qui fait trembler les criminels , n'est qu'une faible image des remords intérieurs qui déchirent l'âme des prévaricateurs. Nous en avons vu , tourmentés par cette voix intérieure , aller au devant du supplice qu'ils méritaient , le jugeant moindre mille fois que celui qu'elle leur faisait éprouver. Tel paie d'effronterie , paraît d'une tranquillité assurée , qui rougit , qui a honte de lui-même au fond de son cœur. Personne ne voudrait être attaché par les liens du sang ou de l'amitié à un homme injuste ; & cependant , nous entendons dire tous les jours , avec une espèce d'enthousiasme bien humiliant pour l'humanité : heureux les enfans dont les peres sont damnés ; ce qui équivaut à ces termes : *il n'y a de bonheur que pour les enfans dont les peres ont été des scélérats* : oui , on le dit tous les jours , & plutôt au ciel qu'on ne le pensât pas ! „

Voici une pensée bien hardie , & que l'on trouvera sans doute trop générale. “ Si la justice , dit l'auteur , s'étendait sur tous

les délits qu'elle aurait droit de punir , il y a peu d'hommes qui n'aient mérité une fois de subir le sort de ces malheureux , qui n'ont aucune ressource contre la loi qui les condamne. „ Si l'auteur a voulu dire ce que ces mots expriment , si l'on doit se livrer aux idées qu'amènent les conséquences de cette proposition , c'est en vain que l'on relève les avantages de la société : le système le plus sage est celui de l'homme qui fuit le commerce de ses semblables. Mais ne prenons cette phrase que comme une figure , & suivons notre auteur dans l'examen des autres vertus sociales.

L'*humanité*, suite naturelle de la justice , n'est pas moins essentielle à la sociabilité. “ L'une prouve la droiture de l'ame , & l'autre la sensibilité. Celle-là est rigide , sévère , exacte ; celle-ci est douce , indulgente , compatissante. Si la première est le fondement des sociétés , celle-ci en est l'ornement & le charme. Il semble qu'il en coûte pour être juste , & qu'il n'y a que du plaisir à être humain. Cette vertu était plus précieuse aux anciens qu'à nous ; plus près de l'origine des sociétés , ils en sentaient mieux la nécessité. On ne lit point sans être touché , les détails de l'hospitalité qu'ils exerçaient indifféremment : c'était un droit sacré chez

toutes les nations ; elle est encore en usage dans quelque coin du monde , où la corruption générale n'a pas pénétré. On en conserve aussi le cérémonial dans quelques monasteres , où elle est ordonnée par les fondateurs ; son esprit , qui est l'humanité , n'y a aucune part. Il est singulier que cette vertu , la plus naturelle à nos cœurs , sur laquelle il n'y a pas besoin de raisonner , qui nous entraîne par le sentiment , soit perpétuellement combattue , qu'on se serve de la religion , qui devrait en être la perfection , pour lui disputer ses droits. On fait plus que d'interdire l'eau & le feu à ceux qui ne pensent pas comme nous. Cesse-t-on d'être freres pour n'avoir pas les mêmes opinions ? Quelle fumée ! quel encens aux yeux de l'Éternel , que cette multitude innombrable de victimes , qu'un zele barbare a immolées pour lui plaire , malgré les cris de l'humanité , qui les réclamait , & qui n'avait que sa triste voix pour les défendre ! La justice se fait obéir , l'humanité ne peut que se faire entendre ; les gémissemens sont ses seuls accens , elle craindrait d'en avoir d'autres ; elle n'existe que pour faire du bien , &c.

L'honnêteté n'est pas moins nécessaire au bonheur des sociétés. Le courage contribue

aussi au bien-être des hommes réunis dans un même corps, en ce qu'il élève l'ame au dessus des miseres, des travaux inséparables de la condition humaine, s'accoutume à ne craindre véritablement que de faire le mal. Les dangers ne l'épouvantent pas ; jamais les passions ne le subjuguent ; les infirmités ne l'affaiblissent pas, la mort même le trouve sans murmure. L'auteur développe de même les autres vertus sociales, chacune dans un chapitre séparé. On s'attendrait peut-être de trouver parmi elles *l'amour de la patrie*. Elle est au rang des bonnes qualités qui font l'homme sociable. Le patriotisme des anciens était bien différent de l'amour de la patrie qu'on vante de nos jours. Ce qui l'abâtardit " c'est cet égoïsme répandu partout, qu'on tâche d'étayer par des sophismes d'autant plus séduisans, qu'on est porté à penser à soi plutôt qu'aux autres, & qui, poussé trop loin, devient une doctrine funeste, capable de faire de la société un tas de scélérats, dont la crainte seule arrêterait les excès, qu'ils poursuivraient, s'ils en espéraient l'impunité. „

Après avoir expliqué les vertus & les bonnes qualités de l'homme social, l'auteur examine les vices opposés à ces vertus : tels sont l'intérêt personnel, outré, exclusif & ma

entendu , l'ambition , l'envie , la jalousie , l'avarice , la volupté , la méchanceté. *L'intérêt personnel* a tout perverti , depuis qu'il a franchi les bornes que la raison & le sentiment lui prescrivent. “ Il ne rend pas seulement insensible au bien général , au bien public ; il inspire de le combattre , de s'enrichir à ses dépens. Quels exemples n'avons-nous pas de ce désordre ? Il augmente à proportion de la diminution de l'amour de la patrie. Quelles concussions ne produit-il pas ? Combien d'établissèmens avantageux ne fait-il pas avorter , quand il n'y trouve pas son profit particulier ? C'est lui qui a fait dire qu'on trouve plus d'obstacles à faire le bien que le mal. „

La *méchanceté* est un autre vice que l'auteur croit opposé à l'esprit de société. On trouvera peut-être qu'il donne trop d'étendue à ce terme , qui comprendrait , suivant lui , les plus grands scélérats. Cette acception est contraire à l'usage. On entendrait plutôt par-là un de ces vices élégans que la frivolidé des mœurs a couverts d'un vernis agréable , qu'un système d'atrocités & d'horreurs. Mais écoutons l'auteur. “ Au premier coup-d'œil , dit-il , la méchanceté poussée à un certain point paraît n'avoir d'autre objet que de faire le mal ; en l'exa-

minant de plus près , on apperçoit un motif distinct de la méchanceté même , dont il pourrait être réparé , qui ne l'emploie que par le besoin qu'on croit en avoir. Il y avait plus que de la vengeance dans les forfaits de Médée ; elle aurait été bonne , comme elle le dit : le destin de Médée est d'être criminelle ; mais son cœur était fait pour aimer la vertu , si des passions cruelles ne l'avaient rendu féroce. Il en est de même de Phedre lorsqu'elle accuse Hyppolite. „

Mais y a-t-il , comme on le dit , des gens méchans par nature , qui font le mal uniquement par le plaisir de le faire ? “ On ne peut pas se persuader qu'il y ait du plaisir à faire le mal , sans y être amené par quelque cause. Lorsqu'on s'applaudit d'en avoir fait , c'est pour avoir atteint son objet ; la satisfaction qu'on en tire , est d'avoir fait du mal à son ennemi , ou d'en avoir profité , ou d'avoir contenté sa vanité , en surmontant des obstacles que la méchanceté seule pouvait vaincre. On ne naît point méchant ; on le devient : cette qualité détestable acquiert plus ou moins de force du tempérament ou du caractère. Il est né méchant , dit - on tous les jours. Il n'en est rien ; la mauvaise éducation , les habitudes encore plus mauvaises , l'âcreté du sang font

venus l'aider à paraître , à être ce qu'il est en effet. Le méchant se *produit* (se fait connaître) quelquefois par des actions si dénaturées , dont les belles ames sont si incapables , qu'il n'est pas surprenant qu'on le croie d'une nature différente , & qu'on imagine enfin qu'on peut naître méchant , comme on naît boiteux ou boîssu. Je suis convaincu que ces derniers ne le sont , pour la plupart , que par la faute des meres , des nourrices , & de la gêne qu'on leur impose en naissant ; les animaux en sont la preuve ; c'est un prodige d'en trouver un qui souffre de quelque défaut naturel. N'outrageons point la nature par de pareils reproches , elle est tous les jours la victime de ces fortes d'insultes ; il est plutôt fait de l'accuser que de s'accuser soi-même ; on se croit toléré , impuni , en rejetant sur elle les défauts de l'esprit & du caractère. Un pareil système ouvrirait , en morale , la porte à tous les crimes ; la prétendue impossibilité de suivre la loi ferait l'excuse bannale des plus grands scélérats. „

Cet ouvrage , rempli de vues très-sages sur la maniere dont on devrait s'y prendre pour former les jeunes gens à la vertu , à l'amour de la patrie , à la sociabilité , ne renferme pas ce qu'on cherche avec tant

d'avidité, des traits neufs, des idées ingénieuses ; mais on y trouve rassemblé ce qu'on a pensé & écrit de mieux sur ce sujet important de morale. On ne peut assez estimer l'auteur, qui montre par-tout un cœur droit, sensible, fortement affecté du bonheur de l'humanité. Son style, sans être absolument incorrect, n'est pas toujours assez châtié, on y trouve des négligences ; mais on est bien aise de n'y pas rencontrer à chaque période une pointe ou un jeu de mots, dont on doit commencer à se lasser.

V. *Nouveau Journal Allemand.*

LE célèbre de M. VIELAND vient d'annoncer à l'Allemagne un nouvel ouvrage périodique, qui ne pourra que réussir entre ses mains, malgré le nombre excessif de productions du même genre, dont cette partie de l'Europe est inondée. Faute d'avoir pu trouver un nom plus convenable, ce journal portera le titre de *Mercur Allemand*. Aux énigmes & logogripes près, il aura le même plan que le *Mercur de France*. On y trouvera :
 1°. des piéces originales en prose & en vers, des contes, des chansons, des lettres ; en un

mot, tout ce qu'on nomme des piéces fugitives, pourvu qu'elles soient dignes de l'attention du public.

2°. Des traductions de morceaux étrangers, qui n'ont point encore paru en Allemagne, ou qui ont été mal traduits.

3°. Une annonce courte & ferrée des meilleurs livres nouveaux qui paraîtront en Europe, & sur-tout en Allemagne.

4°. Des jugemens plus détaillés de certains ouvrages.

5°. La révision des jugemens suspects de partialité ou d'injustice, qui auront échappé aux journalistes.

6°. Chaque trimestre contiendra un récit succint des événemens politiques.

7°. Toutes les nouveautés du théâtre y auront aussi une place.

8°. On s'attachera à rapporter les actions louables, & les anecdotes intéressantes qui sembleront propres à instruire & à toucher les lecteurs.

9°. Les inventions utiles ne feront pas oubliées.

10°. Enfin on y inférera les divers avis au public & les autres nouvelles littéraires.

Tel est le plan général de l'ouvrage. Tout dépend de l'exécution, & il est en de si bonnes mains que l'on peut concevoir les plus

flatteuses espérances. Il en paraîtra tous les trois mois trois cahiers qui formeront chaque année quatre volumes de 18 feuilles. L'abonnement est de 12 liv. de France, payables en recevant le premier trimestre ; pour cette modique somme, on aura le *Mercure* broché & franc de port dans toute l'étendue de l'empire.

On souscrit en Suisse, à Bâle, chez M. *Chrétien de Meckel*. À Zurich, chez MM. *Orell, Gessner, Fuesli & compagnie*. A Neuchâtel, au bureau de la *Société Typographique*.

Cet ouvrage, dont tout nous assure le succès, servira de modèle à notre *Mercure Suisse*, & il nous fournira de bons morceaux en divers genres, que nous ferons très-empressés de traduire, pour en faire part à nos lecteurs.

VI. *Del vino di Cipro, &c. Essai sur le vin de Chypre. Par M. GIOVANNE MARITI, associé correspondant de la Société des Géographes de Florence. Florence, chez Cambiagi, 1772, in-8°.*

ON fait combien les vins de Chypre furent célèbres parmi les anciens, & M. Mariti ne

manque pas de le rappeler à ses lecteurs; mais ce n'est pas la partie la plus intéressante de son ouvrage. Il est plus utile de connaître la manière de faire cette liqueur. On coupe le raisin à la fin de septembre, on l'étend sur le pavé d'une espèce de terrasse couverte; on l'y laisse jusqu'à ce que la fermentation commence à se faire; alors on foule le raisin, on le pile, on le presse. On recueille le vin au bas de la terrasse, on le met dans des vases de terre, intérieurement enduits de poix. On l'y laisse pendant quarante jours, après quoi on couvre les vases avec des couvercles de terre, qu'on cimente avec du plâtre, & on les conserve dans des souterrains pendant plusieurs années. Au bout de cinq ans & plus, le vin acquiert une force extraordinaire. L'auteur voudrait engager les habitans de diverses contrées de l'Italie, à cultiver cette espèce de raisins. Ses vues sont louables; mais son style est lâche & diffus.





TROISIEME PARTIE.

PIECES FUGITIVES.

I. *Réponse d'Horace à M. de Voltaire.* Par
M. DE LA HARPE.

AU plus gai des vieillards , au plus grand des
poètes ,

A l'Orphée attendu dans nos belles retraites
Des champs Elysiens , salut , paix & longs jours.

Tous nos morts beaux esprits hier en grand con-
cours

Sont venus m'annoncer ton épître charmante ,

Du feu de ton printemps encore étincelante.

Car nous aimons tes vers , & toujours tes écrits

Ont charmé l'Elysée aussi bien que Paris.

Nous avons admiré ta muse octogénaire ,

Son humeur enjouée & sa marche légère.

Il n'est donné qu'à toi de croître à son déclin ,

D'être au soir de ses ans ce qu'on est au matin ,

D'être un prodige en tout. Lachésis étonnée ,
 Composant de tes jours la trame fortunée ,
 Voit leu brillant tissu , dont l'or devrait pâlir ,
 Rajeuni sous ses doigts , s'étendre & s'embellir.
 Et comment dans cet âge , où la froide vieillesse
 Ote à tous nos ressorts leur flexible souplesse ,
 Où les organes durs , & les sens engourdis
 Par un sentiment prompt ne sont plus avertis ,
 As-tu donc conservé ce goût , cette harmonie ,
 Cette facilité , la grace du génie ,
 Ces mouvemens , ces traits , ce naturel heureux ,
 Et de tons différens l'accord ingénieux ?

Nous avons grand besoin de cet écrit aimable ,
 Que nous daigne envoyer ta muse inépuisable.
 Vos modernes esprits , vantés dans vos journaux ,
 Avec peu de respect ont traité nos héros.
 Des foupers du Sophi l'admirateur grotesque ,
 Hérissant de grands mots son cynisme burlesque ,
 Insulte Montesquieu , dénigre Cicéron.
 On écrit à Racine en style de Pradon.
 Des dogmes de Quésnel un triste profélyte ,
 En bourgeois du Marais a fait parler Tacite.
 La Fontaine se plaint que , rêvant un beau jour ,
 A*** près de Psyché crut remplacer l'amour.
 Despréaux , plus fâché qu'il ne put jamais l'être ,

A fu qu'Aliboron l'ofait nommer fon maître.
 Il ne s'attendait pas à ce ton familier :
 Il ne veut point , dit-il , d'un fi fot écolier.
 Il ne veut point fur-tout de ce *plat secrétaire* ,
 Sous un nom qu'il dément très mal-adroït fauffaire.
 Il ose t'affurer , fans trop de vanité ,
 Que fon style à ce point n'est pas encor gâté.

Mais moi ; quoique ta main légère & délicate
 Ait brûlé fur ma tombe un encens qui me flatte ,
 Je pourrais cependant me plaindre un peu de toi.
 Pourquoi me reprocher d'être flatteur d'un roi ? (*)
 D'un roi ! de ce nom feul mon ombre est offensée ;
 L'oreille d'un Romain en est toujours blessée.
 Ce nom feul fit jadis fous cent coups de poignard ,
 Au milieu du sénat , tomber le grand Céfâr.
 Octave triumvir fut un tyran coupable ,
 Mais il fut quarante ans magistrat équitable.
 J'ai loué fes vertus , & non pas fes forfaits.
 Il fut mon bienfaiteur , je chantai fes bienfaits ,

(*) Le gouvernement d'Auguste , fondé fur les loix , partagé avec le fenat , confervant toutes les formes républicaines , pouvait s'appeller *une magistrature fuprême* , bien plutôt qu'*une royauté*. Ses fuccesseurs en firent un despotifme abominable,

J'applaudis à ses loix , j'e louai sa police ;
 Je célébrai , peut-être avec quelque justice ,
 Cet esprit qui joignait tant de talens divers ,
 Qui commandait au monde , & se connut en vers.
 Que dis-je ? il posséda cet art si difficile.
 Que ses vers sont touchans , quand il pleure Vir-
 gile !

C'est un dieu qui l'inspire , ou bien c'est l'amitié :
 Quel tribut par les grands plus rarement payé ?
 Trop heureux les mortels , quand leur maître est
 sensible ,

Quand son orgueil est noble & n'est pas inflexible ,
 Qu'il aime les neuf sœurs , leurs jeux & leurs
 concerts !

Le son de la louange est celui des beaux vers.
 Qui veut être loué mérite un jour de l'être.

Qui l'a mieux su que toi ? qui l'a mieux fait con-
 naître ?

Quel homme vers la gloire & l'immortalité ,
 D'un plus rapide élan fut jamais emporté ?
 Ton génie a voulu , dans ses vastes ouvrages ,
 Embrasser tous les arts , dominer tous les âges.
 Par-tout il jette au loin des rayons éclatans ,
 Que n'éteindra jamais de long oubli des tems.
 Les morts , tu le fais bien , parlent sans flatterie ;

Ils sont sans préjugés , comme sans jalousie ;
 Et Voltaire vivant est jugé dans ces lieux ,
 Comme il doit l'être un jour par nos derniers ne-
 veux.

Français , Grec ou Romain , ici chacun t'admire :
 A l'Elysée en pleurs Racine a lu Zaire ;
 Corneille a cru revivre en écoutant Brutus ;
 Sophocle & Cicéron , embellis & vaincus ,
 Se retrouvent plus grands sous ton pinceau tra-
 gique ,

Et ta Jeanne a charmé le chantre d'Angélique.
 Plutarque revoyant la liste de ses rois ,
 Cherche à qui comparer ton héros Suédois.
 Que tes vers ont flatté le bon goût de Virgile !
 Souvent avec Homère il parle de ton style ;
 Ils disent qu'en effet , pour les vaincre tous deux ,
 Il ne t'a rien manqué que leur langue & leurs
 dieux.

J'ai moins écrit que toi , j'ai voulu moins de
 gloire.

J'arrivai moins brillant au temple de mémoire.
 J'aimai les voluptés , les jeux & le loisir ;
 J'eus des momens d'étude , & des jours de plaisir.
 Né sous un ciel heureux , j'en sentis l'influence ;
 J'abandonnai ma vie à la molle indolence ;

Et mon goût pour les arts , mes faciles talens ,
 Variaient mon bonheur & servaient mes pen-
 chans.

Je reçus Apollon comme on reçoit à table
 Un ami qui nous plaît , un convive agréable ,
 Non comme un maître dur qui se fait obéir.
 Il vint charmer ma vie , & non pas l'affervir.
 Souvent si Tivoli , dans mon champêtre asyle ,
 Ou sous le frais abri des bois de Lucretile ,
 Quand j'attendais Glycère au déclin d'un beau
 jour ,

Couché sur des carreaux disposés pour l'amour ,
 Tandis que la vapeur des parfums d'Arabie
 Pénétrait & mes sens , & mon ame amollie ,
 Qu'au loin , des instrumens l'accord mélodieux
 Portait à mon oreille un bruit voluptueux :
 Alors dans les transports d'un aimable délire ,
 Inspiré tout à coup je demandais ma lyre.
 Je chantais l'espérance & les doux souvenirs ,
 Le doux refus qui trompe & nourrit les desirs ,
 La piquante gaité , la naive tendresse.

Je vis, dans l'art des vers que nous apprit la Grece,
 Un langage enchanteur dans l'Olympe inventé ,
 Fait pour parler aux dieux ou bien à la beauté.

Quelquefois , élevant ma voix & ma pensée ,

Emule audacieux de Pindare & d'Alcée,
 Je montai dans l'Olympe ouvert à mes accents :
 Ou, choqué des travers & des vices du tems ,
 J'exerçai sur les fots ma gaité fatyrique :
 J'esquiffai même un jour un code poétique.
 Mais la gloire & les arts ne bornaient point mes
 vœux ;

Le plaisir fut toujours le premier de mes dieux.

Octave, qui goûta mon heureux caractere,
 M'offrit auprès de lui le rang de secretaire.
 Je refusai son offre ; il n'en fut point blessé.
 Accueilli dans sa cour, à sa table placé,
 Je ne lui voulus point assujettir ma vie :
 Il aurait dérobé mes momens à Lydie,
 A Philis, à Cloé, qui valaient mieux que lui :
 L'esclavage bientôt eût amené l'ennui.
 J'aimais beaucoup Octave, & plus l'indépendance.

Voltaire, je le fais, eut plus de complaisance ;
 À la cour autrefois il attacha son sort.
 Nous connaissons ici ton *Salomon du Nord*,
 Et sa prose éloquente, & ses rimes hardies.
 D'Argens, qu'il défolait par ses plaifanteries,
 Ne nous vanta pas moins son ton, ses agrémens
 Sa chere un peu guerriere & ses souters charmans,
 Où cessant d'être roi, pour être plus aimable,

Laisant la liberté présider à sa table,
 Frederic n'avait plus d'ennemis que les fots,
 Et même contre lui permettait les bons mots.
 Il avait bien raison ; dans le rang qu'il occupe,
 Faut-il de sa grandeur être toujours la dupe ?
 De la société perdre tous les appas ?
 L'étiquette est l'esprit de ceux qui n'en ont pas.
 La dignité souvent masque l'insuffisance ;
 On s'enferme avec art dans un noble silence :
 Mais qui fait bien répondre, encourage à parler.

Vos jours étaient si beaux ! qui pouvait les trou-
 bler ?

C'est donc ce Maupertuis ; ce bizarre génie,
 Géometre chagrin que tourmentait l'envie ;
 Qui , des biens & des maux sombre calculateur,
 Jadis si tristement nous parla du bonheur ?
 Il fut jaloux & vain : mais pardonne à ses mânes ;
 Pardonne à ce ramas de détracteurs profanes ,
 Dont le nom par toi seul , jusqu'à nous est venu.
 Quant à monsieur F * * * , il nous est plus connu :
 Au *Bedlam* (*) de Pluton , fustigés par Mégère ,
 Vifé , Gâcon , Zoile , attendent leur confrere.
 Quel siecle n'a pas vu de ces obscurs pédans ,
 Condamnés au malheur de haïr les talens ,

(*) Nom de l'hôpital des foux de Londres.

Qui flattent tour à tour l'envie & la sottise ?
 Quelquefois on les lit ; toujours on les méprise.
 Laisse ces vils serpens qui sifflent sous tes pas :
 Alors que Liaus chante , on ne les entend pas.
 Et qui n'adore point ta muse enchanteresse ?
 Tu crains d'être au dessous de Rome & de la Grece,
 De vivre moins que moi dans la postérité :
 C'est bien là d'un Français l'aimable urbanité,
 Jadis , je l'avoûrai , j'eus moins de modestie ,
 Je promis à mes vers une éternelle vie :
 Et si j'en crois les tiens , je me suis peu mépris.
 Mon nom est sûr de vivre alors que tu m'écris.
 Tu m'as cité souvent : c'est mon plus bel éloge.

Mais toi qui , des confins du pays Allobroge ,
 Sais occuper l'Europe attentive à tes chants ,
 Est-ce à toi de douter , dans tes succès brillans ,
 Du pouvoir d'une langue à jamais consacrée ,
 Dont tu pourrais toi seul garantir la durée ?
 Ah , trop heureux Français ! vous faites plus que
 nous.

Quand la terre asservie était à nos genoux ,
 La langue des vainqueurs devint celle du monde :
 En chefs-d'œuvre des arts la France plus féconde,
 Par l'attrait des talens , par le charme des vers ,
 Sans l'avoir subjugué , regne sur l'univers.

Vos drames éloquens , honneur de Melpomene ,
 Monumens qui manquaient à la grandeur Ro-
 maine ,

Charment vingt nations avides d'en jouir ;
 Et vos voisins jaloux vous doivent leur plaisir.
 Faut-il à votre gloire encore un nouveau titre ?
 Des intérêts des rois votre langue est l'arbitre :
 Disputant contre Orlof , l'orateur du divan ,
 Osman, plaide en français les droits de son fultan ;
 Et dans Fokiani , le Turc & la Russie
 Decident en français des destins de l'Asie.

A tant de gloire encor que peut-on ajouter ?
 Qu'on la maintienne au moins, en sachant t'imiter ;
 Qu'on se garde à jamais de bannir de la scene
 Ce langage des dieux qu'adopta Melpomene.
 Pour la premiere fois je t'écris dans le tien ;
 Daigne d'un étranger excuser l'entretien ;
 Et si j'ai bégayé la langue de Voltaire ,
 Je vais le lire encor pour apprendre à mieux faire.

II. Le jour de la fête de M. de Voltaire ,
 plusieurs gens de lettres s'étant rendus chez
 mademoiselle Clairon , cette célèbre actrice
 fit apporter au milieu de la salle le portrait

de l'Apollon François, qu'on couronna de lauriers; ensuite un des assistans sortit une ode très-bien faite en l'honneur de M. de Voltaire. Mademoiselle Clairon la lut à l'assemblée qui partagea son enthousiasme, comme elle partageait son admiration pour le saint-fêté. M. de Voltaire, instruit de cette galanterie, a envoyé à mademoiselle Clairon les vers suivans :

Les talens , l'esprit , le génie
 Chez Clairon sont très-assidus ;
 Et chez elle ils se sont rendus
 Pour célébrer certaine orgie ,
 Dont je suis encor tout confus.
 Les plus beaux momens de ma vie
 Sont donc ceux que je n'ai pas vus !
 Vous avez orné mon image :
 Ma gloire , en dépit des jaloux ,
 Fut dans tous les tems votre ouvrage.

III. *Diogene & Glycere, ou les belles-ames :
 morceau du Socrate en délire. Par M.
 VIELAND. Traduit de l'allemand.*

C H A P I T R E X I I I .

V O U S ne croyez donc pas qu'il y a de

belles ames, comme il y a de belles figures, des ames qui ne doivent rien à l'art & qui n'en font que plus belles?

Un jour, un sophiste démontrait qu'il n'y a point de mouvement dans l'univers. Pour toute replique, je me mis à marcher devant cet insensé. . . Vous prouverai-je de la même manière, qu'il y a des ames naturellement belles? Peut-être vous donnerai-je lieu de porter un jugement hasardé. Cependant, croyez-en ce qu'il vous plaira, L'opinion, que nous aurons l'un de l'autre, ne nous rendra pas plus mauvais que nous ne sommes. Et d'ailleurs, je déclare ici que je ne raconte cette anecdote qu'à la belle *Psyché* & à celles qui lui ressemblent. Je n'empêche personne d'écouter; mais je proteste que je ne voudrais rien ajouter à mon récit, ni en retrancher un seul mot, eussai-je pour auditeurs tous les membres du tribunal des *Amphictions*.

Vous savez, ou vous ne savez pas, qu'autrefois je passai quelque tems à *Athenes*, pour apprendre de *Platon* à parler, & d'*Antisthene* à vivre. Il m'arriva une fois, au déclin du jour, de me promener, absolument seul, sous le vestibule du *Céramique*. Il y faisait déjà obscur: cependant les appartemens très-bien éclairés d'une maison voi-

fine réfléchissaient leur clarté dans quelques endroits de ce portique.

A l'aide de cette faible lueur, je vis s'approcher de moi un objet qui m'avait tout l'air d'être une femme. Quand elle fut plus près, je vis une jeune fille de seize ans, d'une figure charmante. Elle était si légèrement vêtue, qu'on voyait une partie de sa jambe, & une gorge comme celle d'*Hebé*; de grands cheveux blonds flottaient en liberté sur ses épaules.

Son approche me fit éprouver quelque trouble; mais ce n'était encore rien. Avec l'expression de la douleur, elle étendit vers moi ses bras nus, dont la blancheur éclatait dans l'obscurité, & elle tomba sans forces entre les miens; mon trouble devint excessif.

Cependant je me déterminai assez promptement. Je la transportai directement dans une petite loge que j'avais louée dans le *Céramique*. Elle se laissa porter sans résistance & sans dire une parole. Elle paraissait affaiblie & accablée par la douleur. Je la posai sur une espèce de lit de repos, qui, soit dit en passant, n'était guère propre à faire naître des idées de volupté. J'allumai ma lampe, & je considérai la rencontre que j'avais faite, avec toute l'attention qu'elle paraissait mériter.

Je ne puis définir ce que la jeune personne m'inspira ; mais j'en devins plus tendre que je n'ai coutume de l'être. C'était un mélange délicieux de compassion & d'intérêt Pour jouir sans trouble de ce sentiment, je lui donnai, sous prétexte de la fraîcheur, une espèce de manteau qui pût couvrir sa gorge & ses jambes. Elle parut m'envisager avec une sorte d'étonnement. Elle essaya de parler, mais un torrent de larmes étouffa sa voix. Je la pris entre mes bras ; je lui donnai un baiser. Je l'invitai, aussi doucement que je pus, à se fier à moi : elle parut vouloir s'échapper de mes bras ; mais ses efforts furent si faibles, qu'un autre aurait pu les prendre pour un encouragement. J'eus une toute autre idée Je crus voir dans ses yeux presque éteints *les caractères d'une belle âme.*

Je pouvais m'être trompé ; car, pour dire la vérité, les circonstances . . . son beau sein, & ce que le bon homme d'*Homère* aurait appelé des bras de roses, & des pieds d'argent, agissaient puissamment sur mon imagination. Cependant, plein de confiance, je m'abandonnai à toute ma sensibilité, & vous verrez si elle m'égara.

La jeune personne me parut avoir besoin de quelques rafraîchissemens ; car elle était

dans le plus grand épuisement. Je me hâtai donc . . . Mais de grace, excusez-moi. J'oublie que ce n'est pas pour moi que je trace cette esquisse d'un original dont je me rappelle avec transport jusqu'aux moindres traits.

Après avoir mangé quelque chose & goûté un peu de vin, elle revint à elle, de façon à pouvoir me raconter son histoire. Elle commença, les yeux baissés. Mais par malheur, je ne puis vous retracer dans ce récit les graces de son expression, de sa voix, & de toute sa personne.

C H A P I T R E X I V.

“ LA belle *Lais* est ma mere. Je fus élevée près d'elle, & je vécus dans cette heureuse ignorance de moi-même, qui est le partage de l'enfance, jusqu'au moment où je perdis celui qui avait eu la générosité de se déclarer mon pere. C'était un Sicilien, & l'on m'a dit qu'il était riche & d'une naissance illustre. J'avais tout au plus septans lorsqu'il mourut. Insensiblement la tendresse, que ma mere avait eue pour moi, se refroidit. De nouveaux adorateurs effacerent l'image de celui qui n'était plus; & enfin son cœur cessa tout-

» à-fait de lui parler en faveur de la mal-
 » heureuse *Laidion*. Ce changement m'affli-
 » gea ; mais il me fallut dévorer en secret
 » mes larmes. Il eût suffi d'en laisser voir
 » la trace dans mes yeux , pour attirer sur
 » moi un orage violent. Du reste , ma
 » mere me traita comme toutes les jeunes
 » filles qui la servoient. Nous eûmes des
 » maîtres de chant , de danse & de luth. »

Tu pinces le luth , aimable enfant ? m'é-
 criai-je , tu chantes ? Voici un luth . . . Je
 te conjure . . . Elle eut la complaisance d'in-
 terrompre son récit. Elle me chanta la chan-
 son la plus tendre d'*Anacreon*. Je vous laisse
 imaginer laquelle . . . Elle s'accompagna ,
 en pinçant le luth de ses doigts délicats ,
 dont chacun paraissait avoir une ame.

O sageffe ! O *Antisthene* ! où étiez - vous
 alors ? Vous n'existiez plus pour moi dans
 l'univers . . . Je tâchai de retrouver mon
 ame sur les levres de la belle musicienne.
 Son visage se couvrit d'une aimable rou-
 geur , & elle me dit en fouriant , laissez-
 moi continuer mon récit.

C H A P I T R E X V.

SA rougeur me rendit tout à coup à moi-
 même , & par une suite naturelle , je rou-

gis au moins autant qu'elle-même. Elle continua. " J'avais quatorze ans , lorsque la
 „ belle *Lais* me remit à un jeune Athénien ,
 „ qui m'aimait, disait-il, prodigieusement.
 „ Lorsqu'il m'emmena, je reçus ordre de la
 „ belle *Lais*, de le regarder comme mon
 „ maître. Mon nouveau maître donc dé-
 „ guisa son autorité sous les plus tendres
 „ caresses. Mes jours s'écoulaient dans des
 „ jouissances variées sans interruption. Con-
 „ tente de mon état présent, je ne songeais
 „ nullement à l'avenir. *Glycon* eut lieu de
 „ s'applaudir de ma soumission. Mais si l'a-
 „ mour est ce sentiment qui brûle dans les
 „ vers de *Sapho*, mon cœur est incapable
 „ de l'éprouver. *Glycon* m'en aurait inspiré,
 „ si j'en avais pu prendre. Souvent j'étais
 „ obligée de lui chanter l'ode à *Phaon*, ce
 „ morceau où la violence de cette passion
 „ est tracée en traits de feu; mais toujours
 „ il s'impatientait de ne rien trouver dans
 „ mes yeux, de ce que ma bouche expri-
 „ mait. Je remarquai enfin, que son amour
 „ commençait à s'atiédir. Jusques-là il avait
 „ été passionné. Il devint railleur & gai,
 „ & pour dire la vérité, je n'en fus que
 „ plus satisfaite; mais cela même ne dura
 „ pas. „

Enfin (car il me paraît, mes amis, que

vous commencez à bâiller) l'amant de cette aimable enfant lui fut enlevé par la belle *Bacchis*. Ainsi finit le roman.

Elle narrait très-agréablement, comme je vous l'ai dit ; & la naïveté de la jeunesse , ses regards , sa voix , & ce . . . tout ce qu'il vous plaira , que je sentis très-vivement , mais que je ne saurais décrire , rendaient son histoire plus intéressante qu'elle n'était en elle-même : car , dans le fond , mes-ieurs, vous avez raison ; c'était , grâce à vos soins , une anecdote fort ordinaire.

Dans la chaleur de la narration , le manteau , dont je l'avais enveloppée , s'entr'ouvrait de tems en tems , & vous comprenez que cette bagatelle , dans certaines circonstances , n'est point du tout une bagatelle. Je l'eusse écoutée toute la nuit. Je ne puis raisonnablement en exiger autant de vous. Je vous rends donc justice , ainsi qu'à moi , & je souhaite , en passant , que tous les conteurs , poètes , historiens , aient la bonté de tirer parti de ceci pour leur instruction.

CHAPITRE XVI. LA jeune *Lais* continua , & me fit comprendre par quelle suite d'événemens elle était venue , cette même nuit , se jeter entre mes bras , sous les galeries du *Céramique* , dans un équipage

aussi suspect. Je pourrais, je crois, laisser à la force de votre imagination le soin de remplir cette lacune... Figurez-vous, par exemple, que, pour plaire à sa nouvelle Syrene, *Glycon* vendit *Laidion* à un de ses amis; celui-ci, parce qu'il en fut mal accueilli, à un sculpteur; & le sculpteur, après s'en être servi pour modele, à un marchand d'esclaves; qu'enfin, comme ce dernier voulait encore la troquer avec un vieux mariin d'Ephefe, contre quelques marchandises du levant, elle s'étoit évadée la nuit précédente; que, pendant le jour, elle s'étoit tenue cachée parmi les ruines d'un vieil édifice démoli. Imaginez cela, ou quelque chose d'approchant, & vous aurez rencontré à peu près la vérité.

Quoi qu'il en soit, elle se trouvait dès ce moment sous ma protection, & je crus être obligé de défendre de mon mieux ses intérêts. Je n'étais guere plus riche alors qu'aujourd'hui. Prendre part à ses peines, la conseiller, voilà tous les services que je pouvais lui rendre.

Si jamais ceci passe aux générations futures, peut-être dans plusieurs siècles quelques jeunes personnes s'en serviront utilement, soit qu'elles se trouvent dans une position analogue, soit qu'incertaines de l'em-

ploi qu'elles feront de leur cœur, elles éprouvent les embarras trop ordinaires à leur sexe & à leur âge. Dans cette supposition, je vous consacre le morceau suivant, à vous, qui devez être la portion la plus belle & la plus sensible de la postérité; & je vous prie de garder pour vous seules la philosophie que vous y trouverez, & de n'en rien laisser entrevoir à vos amans, bien moins encore à vos amis.

CHAPITRE XVII. TOUT ce que tu as éprouvé, dis - je à la jeune personne, fut une suite du malheur d'avoir eu la belle *Lais* pour mere. Tâche d'en perdre le souvenir, ou du moins rappelle-toi seulement ce qui peut désormais être avantageux pour toi, par l'expérience du passé. Occupe-toi sur-tout de l'avenir. Le succès dépendra principalement de toi. Une si charmante créature, ajoutai-je, sans pouvoir m'empêcher de la baiser au front, mérite assurément un autre sort que celui d'être le jouet d'un *Glycon*, ou de servir de modele à un *Calamis*. Aimable enfant, la nature a fait beaucoup pour toi: la fortune rien. Mais, capricieuse comme elle est, elle réparera peut-être par un événement imprévu ses injustices passées. " Je l'espère, puisqu'elle a commencé par

„ me faire tomber entre tes mains, me re-
 „ pliqua-t-elle. „ Cela ne méritait-il pas
 un nouveau baiser ?

Ton sort à l'avenir, continuai-je, dépendra de l'usage que tu feras de tes qualités naturelles, & des événemens que t'offrira la fortune. Comme il y a des noms de mauvais augure, commençons par changer le tien. Que celui de *Glycerion* remplace celui de *Laidion*. Je veux que *Glycerion* soit connue d'un de mes amis. Pour un peu de reconnaissance que tu lui témoigneras, il fera peut-être assez généreux pour te conduire à Milet, sous l'inspection de quelque vieille affranchie. Là, tu feras pourvue de tout ce que la décence exige, & tu attireras bientôt l'attention par une vie paisible & retirée. Il y a une manière de se cacher pour se faire mieux voir. Bientôt les amans viendront par essaims autour de ta retraite, aussi nombreux que les abeilles autour d'un buisson de roses.

Tout ce qu'ils peuvent désirer, si tu veux y faire attention, chere enfant, c'est de t'avoir au meilleur marché qu'ils pourront. Mais ton but doit être de te vendre le plus cher qu'il te sera possible. Peut-être ton cœur lui-même y formera le plus grand obstacle. Que je le plains, s'il se laisse toucher mal à

propos, ou en faveur d'un objet qui ne fera digne de charmer que tes regards! Une belle peut accorder mille choses qui sont sans conséquence: mais elle doit toujours rester maîtresse de son cœur. Tant que tu conserveras ce *palladium*, tu resteras invincible. Tâche de bien accueillir tous tes amans, sans en favoriser un seul exclusivement; divise à l'infini les graces que tu peux faire sans inconvénient pour toi. Qu'un simple coup-d'œil soit déjà une grande faveur. Mais si la chose est possible [elle doit l'être à une jolie femme], remplis les intervalles qu'il y a entre des regards indifférens, encourageans ou tendres, d'une foule de gradations, qui joignent par une nuance insensible une faveur à l'autre. Mais évite avec soin de laisser percer tes desseins à travers ce badinage. Autant vaudrait les avertir d'être sur leurs gardes. Il n'y aurait pas moins de risque à donner lieu de présumer que ton cœur ne peut se laisser toucher. Laisse, à quiconque t'en paraîtra digne, un rayon d'espérance. Mais demeure toujours libre de favoriser particulièrement celui qui sera assez faible & assez tendre pour te rendre seule maîtresse de lui & de sa félicité... bien entendu aussi, qu'après un scrupuleux examen de toutes les circonstances, tu trouveras cet

Heureux mortel digne du sacrifice que tu lui feras de toi & de ta liberté. Si tu vois que tes charmes produisent sur lui tout leur effet, laisse-lui deviner, quoiqu'avec les mesures convenables, que tu peux devenir sensible; mais ne m'as-tu pas dit que la chose était impossible?

Elle rougit, & balbutia qu'elle l'avait cru... Et moi non, dit le fils d'*Icetas*, en plongeant dans ses yeux d'un air moitié tendre, moitié malin... & en même tems son genouil toucha par hasard celui de *Glycerion*; il le sentit trembler. « Pourquoi ne poursuis-tu pas, me dit-elle?... Je dois savoir auparavant, si tu es susceptible de tendresse... & quand tu le sauras?... », Alors il faudrait m'apprendre jusqu'à quel point....

Son manteau, pendant qu'elle le ramenait sur ses genoux, s'était entr'ouvert par en haut. Une douce émotion troubla l'éclat de ses yeux.... Le fils d'*Icetas* avait alors vingt-cinq ans.

Il devait suspendre sa curiosité.... n'en avait-il pas assez de motifs?

CHAPITRE XVIII. O *Glycerion*! que ne suis-je maître de l'univers! ou, que ne suis-je au moins possesseur d'une petite métairie assez grande pour toi & pour moi, qui

ait un jardin & un petit champ pour nous nourrir, & un berceau pour dérober notre félicité aux regards de l'envie!

Qu'il est faible notre cœur, mes chers amis! Et cependant, quelque faible qu'il soit, il est la source de nos plus grands plaisirs, le siège de nos meilleurs penchans, le mobile de nos meilleures actions.

Je ne puis m'empêcher de plaindre ou de mépriser celui qui ne comprend pas ceci, ou ne veut pas le comprendre. Cependant, si les femmes veulent m'en croire, qu'elles n'assurent jamais, d'après une prétendue expérience, qu'elles sont incapables de devenir sensibles jusqu'à un certain point.

Un doux sommeil suspendit les instructions de l'ami, & le goût de son élève pour ses leçons.

CHAPITRE XIX. TROP faible disciple du sage *Antisthene*, comment pourras-tu reprendre tes leçons où tu les a laissées?

Chère *Glycerion*, lui dis-je enfin, quel que soit l'amour que j'ai pour toi, je dois cependant, si je ne veux pas que cet amour produise les effets de la haine . . . je dois achever . . . Ah! *Glycerion*, demain nous ne nous verrons plus! "Nous ne nous verrons plus! Et pourquoi? Parce que désor-

mais ma présence ferait un obstacle à ton bonheur. . . Quel bonheur ? Parles-tu sérieusement ? peux-tu songer à notre séparation ? . . . „ Je le dois . . . les circonstances . . .

“ Quoi, je pourrais nuire à ton bonheur, *Diogene*? . . . Non, *Glycerion* ; le fort & moi n'avons plus rien à démêler ensemble. C'est à ton bonheur que je ferais obstacle . . .

“ Si ce sont là tes motifs, écoute-moi, *Diogene*. Je n'aspire qu'au bonheur de rester
 „ avec toi. Tu mérites d'avoir une amie,
 „ dans les bras de laquelle tu puisses per-
 „ dre le souvenir des injustices de la for-
 „ tune & des hommes. Ne pense pas que
 „ je te serai à charge . . . Je fais de la toile,
 „ je brode, je file . . . „ L'excellente créa-
 ture !

Je résistai long-tems ; mais *Glycerion* fut inébranlable. Vous, à qui la nature a donné un cœur sensible, dites à présent, étai-je dans l'erreur, quand je crus appercevoir dans ses yeux *les caractères d'une belle ame* ?

Nous nous jurâmes une éternelle amitié. Nous nous éloignâmes d'Athènes ; le monde ne fut rien de nous, & nous oubliâmes tout l'univers. Trois années de bonheur . . . mes larmes m'empêchent de poursuivre . . .

Elle n'est plus, la tendre *Glycerion* ! Avec elle je perdis tout ce que je pouvais perdre

Son tombeau est le seul coin de terre au monde , que je daigne appeller mien. Il n'est connu que de moi. Je l'ai environné de rosiers , dont les fleurs éclatent comme son sein , & répandent la plus délicieuse odeur. Tous les ans , dans le mois des roses , je visite cet endroit sacré. J'avance sur sa tombe. Je cueille une rose , & je dis : tel fut ton éclat. Je l'effeuille & j'en parfume la terre . . . Je me rappelle alors le doux songe de ma jeunesse : une larme coule sur son tombeau , & console encore son ombre adorée.

IV. *Lettre retrouvée de HENRI IV roi de France , ou réponse faite dans Amiens le 22 août 1594 par HENRI IV aux députés de la ville de Beauvais , dont aucun historien n'a encore fait mention. [*]*

MM. Puisqu'il a plu à Dieu m'appeller en cette dignité royale que je tiens aujourd'hui , & m'établir en icelle son lieutenant ,

[*] Cette piece est tirée du mercure de France. On y reconnaît avec plaisir le ton de franchise de HENRI le Grand. Si cette lettre n'est pas authentique , on trouvera du moins qu'elle est bien imitée.

pour régir & gouverner son peuple Français, je veux en tout & par-tout l'imiter ; & comme il n'est pas Dieu de vengeance, & oublie les offenses à lui faites par nous autres, en se reconciliant avec lui ; aussi veux-je, mes amis, oublier tout ce qui a été par vous, & autres mes sujets, fait à l'encontre de moi, combien qu'ils m'aient tant offensés, que de vouloir attenter à ma propre personne, & s'allier des princes étrangers, & ruiner moi & mon état ; vous remettant tout ce qui pourrait avoir été dit à l'encontre de moi & de mon état, sans que jamais il me souvienne de vos délits passés, & prie Dieu de vous pardonner, comme moi je vous pardonne, & de ne me jamais aider, si jamais je m'en souviens autrement, & que j'en prenne vengeance générale, ou particulière. Je vous prie, mes amis, considérer ma douceur & clémence qui ouvre ses bras pour vous recevoir comme mes sujets & serviteurs. Reconnaissez votre roi légitime & non bâtard, que Dieu vous a donné, afin qu'il vous gouverne avec telle douceur ; qu'à jamais Dieu soit béni & loué, que vous & nous ne retombions en ces miseres passées, où il est journellement blasphémé, & sa crainte mise sous pieds, son honneur offensé, par les violemens, brûlemens & autres

cruautés & méchancetés, lesquel^s la guerre a amenées. Et si elle durait encore long-tems, vous verriez le pauvre peuple Français en telle ignorance, qu'il perdrait du tout la connoissance de Dieu, & la mémoire de le servir & l'honorer, au lieu qu'autrefois on a vu de tous tems, les Français passer les autres nations, soit en vertu, soit en armes, par les bonnes instructions que mes ancêtres, rois de France, leur ont fait donner; j'établirai de si bons précepteurs à toute la jeunesse Française, que l'honneur en volera jusqu'aux confins de l'Inde. Je n'ai d'autre desir que votre grandeur, & pouvez vous assurer que mon travail fera pour vous agrandir, & vous faire fleurir sous mon regne. J'ai vu ce matin les articles de votre traité, lesquels j'ai signés, & vous prie de les recevoir, selon ma volonté déclarée en marge de chacun d'iceux, sans vous arrêter, que je n'ai limité qu'à trois lieues à l'entour de vous, où j'ai défendu l'exercice de la religion prétendue réformée, & que vous ne deviez vous formaliser, eu égard que vous savez bien, que j'ai à faire à beaucoup de personnes, & qu'il faut que je contente un chacun; mais vous pouvez vous assurer, & vous promets par mon Dieu, qu'avant qu'il soit deux ans, moyennant sa grace,

vous verrez tous ceux de mes royaumes, sous une seule église catholique, apostolique & romaine, & que je saurai bien manier les huguenots, dont j'ai été 22 ans chef, avec telle douceur. que je les réduirai tous au giron de la vraie église, remerciant mon Dieu de m'en avoir donné la connaissance, & vous tous devez le remercier, & prier de vous donner la grace d'effectuer ce que dessus, si Dieu plaît; tant avec les armes, je voulais abattre la religion, ce ferait remettre mes états en plus grands troubles. J'ai en mon royaume de Bearn, deux provinces joignant l'une à l'autre, séparées d'une forte rivière, en l'une desquelles ne s'est jamais fait pendant mon regne aucun préche, & dans l'autre ne s'y est jamais dit aucune messe, sans que pour cela les habitans de l'une & de l'autre ne se fussent jamais fait tort d'un sol l'un à l'autre. Et si ai telle justice en mes armées que j'ai menées, que jamais mes soldats n'ont pillé un homme; & les peuples passent en telle séureté qu'ils ont porté leur argent à la main, & quand j'aurai tout réduit, vous verrez mes deux royaumes vivre en toute concorde, la justice si bien réglée, qu'on ne fera durer les procès éternellement.

En mon pays de Bearn, j'ai si bien réglé

les juges, que les plus longs procès ne durent que trois mois au plus, & ne sont si hardis de prendre épices qu'à la plus juste raison possible, ce qui est chose bien agréable au peuple. Et quand mon état sera paisible, ce sera la première chose où je mettrai la main, connaissant bien que le plus grand soulagement en tems de paix, est la justice bien établie sur vous. Quant au scrupule que vous dites que notre saint pere le pape ne m'a donné l'absolution, je voudrais que vous fussiez certains de tout ce qui s'est passé entre sa sainteté & moi, & ceux qui sont auprès de moi, & ceux que j'ai envoyés auprès de lui, je m'assure que vous vous mettriez hors de doute. Vous pouvez assurer que j'ai part en ses prières & bénédictions, tel qu'il appartient à son fils aîné, comme je suis; & si mon état était bien assuré, & que j'eusse le moyen d'al'ér vers lui, pour le sauver des menaces du roi d'Espagne [j'en ai bonne envie], & vous connaîtrez qu'il n'a tenu, & ne tient à lui, ainsi qu'il l'a fait entendre au cardinal de Gondy. Si Dieu me prête vie dix ans, vous verrez comme je fais bien soutenir l'église, & planter sa sainteté à Rome avec mon épée, & non à la façon de l'Espagnol qui le met avec de l'argent. J'accuse mes prédécesseurs

d'une grande lâcheté, d'avoir laissé perdre ce beau titre, d'être le pilier du chef de l'église, & la première nomination qu'ils avaient anciennement du saint Pere à Rome. Mais j'ai bonne envie de le recouvrer, & de ne rien laisser perdre de votre autorité Française. Depuis mon avènement à la couronne, l'Espagnol a su dépêcher deux papes en quinze jours, qui n'étaient point de son appétit : pourquoi n'aurait-il pas eu cette hardiesse vers sa sainteté, puisqu'il a commis telle exécration méchanceté en sa femme [fille de France], sous prétexte de quelque jalousie ? L'on vous a fait entendre que je faisais venir des Turcs ; j'ai toujours eu la crainte de Dieu devant les yeux ; si j'avais mandé des infidèles, je vous le confesserais ; & si je n'avais la crainte de Dieu, par la haine que j'ai de l'Espagnol, attendu le mal qu'il m'a fait, je prendrais une armée de diables pour le défaire. Au regard des bénéfices de votre diocèse, croyez que je n'en donnerai pas à mignons, baladins, & autres de qui la cour de mon frere était bâtie, mais à gens qui en seront dignes ; & mettrai telle réformation, que soit évêque ou quelque prélat que ce soit, fera la charge de sa vocation en résidence actuelle, pour vous instruire en l'amour & crainte de Dieu ; & vous

puis affurer que je n'aurai jamais mignons ; & n'aurez la peine de vous plaindre de telles gens. Pour l'exemption des tailles que vous me demandez , & que je ne vous charge point à l'avenir d'impôts , subsides , emprunts & autres levées , je ne suis point roi pour ruiner mon peuple. Vous serez remis & maintenus en tous vos anciens privilèges , vous qui affectionnez de servir vers moi , votre roi , & vous promets que je ne ferai autre levée , ni emprunt ; car vous ruiner , est ma ruine même : mais s'il advient que je sois pressé de mes ennemis , je recourrai à vous , & me jetterai en vos bras. Vous demandez que n'avez aucun gouverneur ; ni garnison , & qu'il ne soit bâti en votre ville & fauxbourg , château , citadelle ou forteresse. Je vous promets que vous n'aurez autre gouverneur que votre capitaine , selon que vous avez en tout tems , & n'aurez autre garnison que celle que vous voudrez vous-même ; & ne veux autre château , citadelle ou forteresse , que le cœur de vous autres , lesquels étant bien remis à mon service , j'estime qu'il fera impossible à mes ennemis de l'ébranler. Mes amis , je suis marri qu'il faut qu'il vous soit reproché que vous avez mis ma ville de Beauvais entre les mains de l'Espagnol , mon capital ennemi :

mi ; ne deviez-vous pas connaître qu'il faut qu'il soit chassé de France ? Et cette belle couronne de préférence , que vous avez perdue , il faut que d'autres l'aient gagnée sur vous , qui de tous tems avez été renommés d'être si fidelles à vos rois ; je déplore pour vous ce reproche , & suis marri , si vous n'avez emporté cette gloire. Toutefois , je vous prie de la regagner par vos bons services. Ayez souvenance de ma clémence & miséricorde , & que je n'aie occasion de vous hair. Mes amis , acceptez ce que je vous offre , car je fais bien reconnaître les bons & les méchans. Ceux qui m'ont essayé , vous le témoigneroient ; je suis bon roi , & ne me laisse commander par mes sujets , comme mes prédécesseurs ; ains leur commande , & veux qu'ils m'obéissent ; le feu roi craignoit les siens , & en avoit peur ; moi je ne les crains , ni redoute , & n'ai peur d'eux , ni de mes ennemis ; & c'est la maladie dont j'ai été guéri dès l'origine. L'on vous a fait entendre qu'ès villes qui se sont rendues sous mon obéissance , j'ai chassé tous les habitans , & ruiné tous leurs moyens ; tant s'en faut : je n'ai mis autre personne dehors que celles que les habitans m'ont importuné de faire , faisant entendre en leur présence , que s'ils demeuraient , ils seroient toujours en

trouble & fédition : toutefois ce n'a été que pour trois mois , après lesquels passés , ils pourront retourner avec leurs femmes & leurs biens , & les ai pris en ma sauvegarde. La preuve en est entr'autres dans la ville de Mantes. Lorsque j'entrai à Paris ; vous savez que je pardonnai à tous les sujets , & leur permis de demeurer , s'ils le voulaient, ou se retirer ès lieux de mon obéissance ; je tenais ce coutelier qui avait fait le couteau pour me tuer , lequel le connut , & m'avoua que c'est qu'il n'avait pas eu occasion de s'en servir. Toutefois ayant plutôt la clémence devant mes yeux , que la rigueur & la justice , je lui pardonnai , pareillement aux autres qui confesserent tous les faits , & leur remis à tous , sous la fidélité qu'ils me jurèrent , & n'a été tenu un petit , que Boucher , prédicateur , que l'argent Espagnol pouffait ; vous me demandez que je ne fasse sortir personne de Beauvais , je vous le promets , & pardonne à ceux qui m'ont offensé ; & si Gaudin [il avait été maire de Beauvais] veut me connaître pour son roi , je le reconnaitrai pour mon serviteur ; & sous sa fidélité , je l'embrasserai , & recevrai en ma protection.



IV. *Lettre d'une demoiselle de douze ans, à l'auteur du Mercure de France.*

VOTRE journal, monsieur, est fait pour être universellement goûté. Chacun y trouve de quoi se satisfaire. Mon papa, qui est un de vos abonnés, lit l'annonce des livres nouveaux, & les extraits des séances académiques; ma petite maman s'amuse de tout ce qui concerne les spectacles, les madrigaux, les épigrammes; ma grande sœur dévore les historiettes galantes, les vers tendres & les romans; ma bonne maman & moi nous rasollons des logogryphes & des énigmes.

Je vous dirai même en confidence, monsieur, que cet article de vos Mercurés ne fait point de tort à ma petite bourse. Ma grande maman, qui aura soixante & seize ans, viennent les cerises, me donne 24 sols toutes les fois que je devine le mot: à vous parler vrai, je n'en manque guere, & Dieu fait les jolis chiffons que cela me procure: aussi ne suis-je jamais plus contente que les mois où votre livre en est abondamment fourni. Voici pourtant un de mes chagrins.

Au mois de février dernier je voulais avoir de barbes au zéphir, comme celles de ma

cousine Rosalie; je comptais que trois énigmes feraient mon affaire. Le mercure arrive, je m'en empare; du premier coup je devine *la plaque de cheminée*; 24 sols pour ma tirelire. Je devine *la truffe*, cela fait 48; mais pour la troisième énigme je n'y suis plus: je lis, je relis, je rêve, je combine; rien du tout. Je l'apprends par cœur, je me couche, je ne ferme pas l'œil de la nuit, & rien ne se présente de satisfaisant. Je suis d'autant plus piquée de ne pouvoir deviner cette maudite énigme, que la rime & la mesure du dernier vers, & même la première lettre du mot devaient rendre la chose plus facile. Mon petit amour propre, & ma bourse se trouvaient également offensés. Enfin arrive le mercure de mars. Je croyais qu'il ne paraîtrait jamais. Je l'ouvre, je vais droit aux énigmes, & je vois que celle qui m'avait tant chagrinée était *l'éternument*.... L'éternument, bon dieu! il n'y a pas le sens commun, disais-je! je me frotte les yeux, je lis... l'éternument!

Or voici, monsieur, le résultat de mes réflexions sur cet étrange mot dont je ne suis pas encore revenue. Je crois qu'il faut être bien savant, avoir bien de l'esprit pour faire des énigmes; je suis même persuadée que l'auteur de celle-ci en a plus que tous

les autres ensemble ; car , si je ne me trompe , il s'est plaint que cette partie de votre journal était négligée depuis long-tems , & il a annoncé qu'il voulait la remettre sur le bon ton. J'ai conclu que c'était moi qui avais tort , & que je n'étais qu'une bestiole. Je prends dont la liberté de vous écrire , pour vous prier bien instamment d'engager ce monsieur , que je n'ai pas l'honneur de connaître , de m'expliquer son énigme. La voici telle qu'elle se trouve dans le Mercure de février , avec mes petites observations , ou , si l'on veut , mes doutes respectueux.

É N I G M E.

L'INDULGENTE & sage nature
 Aime à consoler ses enfans.
 Malgré mes soixante & dix ans ,
 Mes pieds figés & vacillans ,
 D'une volupté douce & pure
 Je goûte les ravissemens
 Qui me rappellent mon printemps.
 Une fois ou deux la semaine
 J'éprouve ces heureux momens ;
 Alors une extase soudaine
 Surprend , enivre tous mes sens ,
 Jusqu'à neuf fois je perds haleine
 Par-tout autant d'E

NB. *Le mot resté en blanc est celui de l'énigme.*

D'abord je demande à l'auteur ce que veulent dire ces deux premiers vers ,

L'indulgente & sage nature
Aime à consoler ses enfans.

Que cette sentence [car je vois que c'en est une] soit vraie ou fautive en général, ce n'est pas mon affaire; mais que cette *indulgence*, cette *sagesse* de la nature se manifeste particulièrement lorsque nous éternuons, que ce soit là une *consolation*, c'est ce que j'ai peine à comprendre. Quelqu'un qui dirait, *l'éternument est une consolation*, passerait-il pour un homme fort habile en définitions ?

Malgré mes soixante & dix ans ,
Mes pieds figés & vacillans.

Ordinairement dans les énigmes c'est le mot qui parle; mais dans celle-ci il y a apparence que c'est l'auteur, & je veux bien croire qu'il a soixante & dix ans & des pieds.., car assurément un éternument n'a ni pieds ni pattes, & pour des ans, il me semble qu'on éternue à tout âge; dans notre province au moins c'est l'usage. A l'égard des *pieds figés*, je n'y entends rien. Avez-vous

vu quelqu'un, monsieur, qui eût des *pieds figés*? Dites-moi, s'il vous plaît, comment cela est fait.

Malgré donc les soixante & dix ans de l'auteur & ses *pieds figés*, car assurément c'est lui qui parle, il nous apprend *qu'une ou deux fois la semaine il goûte les ravissements d'une volupté douce & pure, qui lui rappellent son printemps*. En vérité j'en suis bien aise pour lui; mais pourquoi ce monsieur-là, qui a tant de plaisir à éternuer, n'éternue-t-il qu'une ou deux fois la semaine? à sa place, j'éternuerais tous les jours, duſſe-je prendre des sternutatoires. Car enfin cela ne vaut que 2 sols l'once; & quand bien même cela serait plus cher, puisqu'il a *des extases soudaines qui surprennent & enivrent tous ses sens*, il ne devrait pas y regarder de si près.

Il est vrai qu'il ajoute que cela lui fait *perdre haleine jusqu'à neuf fois*. Voilà le fâcheux de son histoire, qui pourtant est assez singulière; car pourquoi perdre haleine précisément *neuf fois*? Au surplus, j'aime mieux penser qu'il y a dans cette énigme des choses qui passent ma portée, que d'imaginer que l'auteur a eu tort de la faire, & vous, monsieur, de la laisser imprimer.

Je fuis , avec toute mon ignorance en matière d'éternement ,

Votre très-humble & très-obéissante servante * * *.

V. Réponse de l'auteur de l'énigme dont le mot est éternement , à la lettre de la demoiselle de douze ans.

Paris , premier mai 1772.

JE ne me pardonne point , mademoiselle , de vous avoir fait perdre par ma faute la récompense promise à votre sagacité pour deviner les énigmes , & d'être cause que vous n'avez pas eu dès le mois de février des barbes au zéphir , comme celles de votre cousine Mlle Rosalie. Que vous devez me haïr ! Je ne chercherai point à m'excuser , en vous disant que le badinage dont j'avais laissé le dernier mot en blanc , n'était pas destiné pour en faire une énigme dans le Mercure. Quand j'ai consenti depuis à l'y laisser paraître sous le nom d'énigme , j'aurais dû prévenir le lecteur que , contre l'usage ordinaire , c'était l'auteur même qui parlait , & non le mot de l'énigme. Si j'avais eu cette attention , vous auriez sûrement deviné le mot , & reçu le

prix que vous destinait la bonne maman. C'est ma faute, je suis inexcusable : je vous en demande pardon à genoux.

Votre lettre, ma chere demoiselle, est pleine de sens & pétillante d'esprit. Vous vous moquez de moi de la maniere la plus ingénieuse, & j'en ai ri de bon cœur. Si la comparaison ne clochait pas trop, je serais tenté de dire, comme S. Augustin : heureuse faute, à laquelle je dois le plaisir d'apprendre qu'une enfant de douze ans écrit avec autant d'agrément que Mde de Sévigné ! Je chasse loin de moi l'idée que vous pourriez être une seconde *Mlle Malcrais de la Vigne*. Je vous crois un petit être féminin aussi aimable que spirituel. Cette illusion, si c'en est une, m'est trop chere pour ne la pas conserver. Mais si vous avez tant d'esprit à votre âge, je crains que vous ne radotiez au mien. Non : l'exemple de *M. de Voltaire* me rassure. Son esprit a brillé d'aussi bonne heure que le vôtre. Tous deux de la même trempe, ils sont également à l'abri de la rouille.

Je me mets à votre place, mademoiselle, je partage votre surprise & votre impatience lorsque vous avez vu dans le *Mercur* de mars que le mot de l'énigme était *éternement*. Cette espece de convulsion est aussi ancienne que le monde, & elle semblait

s'annoncer pour n'avoir que soixante & dix ans. L'éternement n'a, dites-vous, *ni pieds ni pattes*, & il se donnait des pieds. A présent que vous savez que c'est l'auteur qui parle, & que vous croyez sur sa parole qu'il a soixante & dix ans, vous demandez ce que c'est que des *pieds figés*. Dieu vous préserve, ma belle enfant, de le savoir jamais aussi bien que l'éternueur ! Il a eu les pieds presque gelés une fois en sa vie ; aujourd'hui ils sont engourdis au point qu'il ne les sent pas. Il n'a pas trouvé de terme plus propre à donner une idée de cet engourdissement, que le mot par lequel on exprime l'état d'un liquide qui, sans être entièrement durci, a perdu sa fluidité. Voilà ce qu'il appelle des *pieds figés*. Cependant, si au lieu d'une copie informe, envoyée par mégarde au Mercure, j'en eusse envoyé une correcte, dès lors imprimée ailleurs, & telle que je la joins à cette lettre, vous n'auriez plus trouvé ces *pieds figés* qui vous déplaisent si fort ; vous auriez reconnu même sans avertissement que c'était l'auteur qui parlait dans l'énigme, & de plus vous auriez vu qu'il avait perdu l'usage des oreilles ainsi que celui des jambes.

Maintenant vous voyez bien que, pour un homme sourd & impotent tout à la fois,

il n'y a plus ni comédie ; ni opéra , ni bal. Privé de tous ces amusemens de sa jeunesse , il ne connaît plus d'autre plaisir que l'éternement ; c'est pour lui *une volupté douce & pure* , qui lui tient lieu de tout ce qu'il a perdu. Ne lui permettez-vous pas de l'appeller sa consolation ? *Mais si ce monsieur , ajoutez-vous , a tant de plaisir à éternuer , pourquoi n'éternue-t-il qu'une fois ou deux la semaine , & non tous les jours ? Que ne prend-il des sternutatoires ?* Pourquoi ? le voici. C'est qu'avant d'être sourd , il a oui dire à des contemporains de *Mithridate* , que ce prince s'était tellement accoutumé à l'usage des poisons , que le plus violent ne faisait plus aucun effet sur lui ; en conséquence je garde la bétouine pour ma dernière ressource. Je crains de me blâser. Je ménage le seul plaisir qui me reste. J'attends qu'il s'offre à moi naturellement , sans le provoquer par aucun artifice.

Jusqu'à neuf fois je perds haleine. Voilà , dites-vous , le fâcheux de l'histoire. Vous vous trompez , ma belle demoiselle. Cela n'est pas aussi fâcheux que vous le croyez. Vous êtes jeune encore , & l'on peut vous instruire. Cependant il n'y a rien dans cette énigme , comme vous le soupçonnez , qui passe votre portée. Quant à *perdre haleine* ,

vous-même, toute jeune que vous êtes, vous pouvez avoir éprouvé que lorsque l'éternument se fait attendre, on, reste en suspens dans une espèce d'extase, & c'est pour moi l'avant-coureur d'un moment délicieux. Mais *pourquoi neuf fois*, ajoutez-vous ? car vous voulez tout savoir. Ici j'avoue mon ignorance, le pourquoi je l'ignore ; mais quant au fait je ne me trompe pas, j'ai bien compté, & j'ai des témoins. Je fais bien qu'il y a des gens qui n'éternuent que deux ou trois fois ou qu'une seule ; on prétend même qu'il y en a qui n'éternuent point du tout. Mais c'est le privilège des forts tempéramens de pouvoir étendre cette faculté plus ou moins. Pour moi, j'avoue que je n'ai jamais éternué plus de neuf fois de suite. J'ai même regardé cela comme une faveur *de l'indulgent & sage nature*. Si elle ne console pas de même tous les affligés, il faut qu'à cet égard elle m'ait traité en enfant gâté. J'avais coutume à chaque éternument d'invoquer une des neuf muses, & si j'avais su qu'il y en eût une dixième, j'aurais senti renaître mes forces en vous invoquant. Mais je suis bien baissé, je n'éternue plus que sept fois ; je me consolerais de cette décadence, si je pouvais vous entendre me dire : *Dieu vous bénisse.*

J'ai l'honneur d'être avec reconnaissance

pour vos leçons, ma belle demoiselle,
 Votre docile & respectueux
 disciple l'ÉTERNUEUR.

P. S. Permettez, mademoiselle, que j'offre à votre pénétration la matière d'un nouveau triomphe. C'est de me dire le mot de la première des trois énigmes que j'envoie au Mercure, suivies de trois logogryphes pour le premier volume de juin. Je suis l'auteur des unes & des autres; mais j'ai oublié le mot de la première énigme. Je puis vous assurer cependant qu'elle a un mot réel, & que j'ai cru l'énigme bonne quand je l'ai faite. Je ne puis plus en juger, puisqu'en deux jours je n'ai jamais pu la deviner. Le mot sera perdu, si vous ne le retrouvez.

Voici, mademoiselle, une copie correcte de l'énigme de l'éternement, telle que je l'ai donnée à plusieurs de mes amis, imprimée en 1769, & telle que j'aurais dû l'envoyer au Mercure.

Enigme dont le mot resté en blanc fait la rime du dernier vers.

NB. C'est l'auteur qui parle & non le mot de l'énigme.

L'INDULGENTE & sage nature

Aime à consoler ses enfans.
 Malgré mes soixante & huit ans,
 Mon antique & triste figure,
 Ma surdité, mes pieds tremblans,
 Mon buste mort à la ceinture,
 D'une volupté douce & pure
 Je goûte les ravissmens.

Une fois ou deux la semaine
 J'éprouve ces heureux momens,
 Qui me rappellent mon printems,
 Et qui des forts tempéramens
 Sont la preuve la plus certaine :
 Alors une extase soudaine
 Suspend, enivre tous mes sens :
 Jusqu'à neuf fois je perds haleine
 Par tout autant d' . . . mens.

E N I G M E.

Je suis un don maussade, & non pas un présent.
 Agréable pour qui me donne ;
 Mais pour qui me reçoit & toujours en personne
 Souverainement déplaisant ,
 Soit l'été, soit l'hiver, le printems ou l'automne,
 Au point qu'à peine on me pardonne.
 Clairvoyant d'ordinaire, aveugle quelquefois ,

De trois mille ans en çà j'ose insulter les rois.
 Vis-à-vis, tête à tête, à table,
 A Paris, à Siam, au grand Caire, à Cluni,
 De leze majesté je suis toujours coupable,
 Et mon crime reste impuni.

A U T R E.

LA moitié de la race humaine
 En Europe a besoin de moi,
 Et plus d'un fois la semaine.
 Lecteur, as-tu jamais baissé la main du roi ?
 Moi, je lui fais baiser la mienne.

A U T R E.

J'Ê suis un être inanimé ;
 D'un être vivant je suis pere ?
 Je ne puis me passer de mere ;
 Sans pere souvent je suis né.

L O G O G R Y P H E.

J'Ê porte un nom fameux dans la fable & l'histoire ;
 J'illustrai l'Asie autrefois.
 On me retrouve encor, mais avec moins de gloire,
 Sur les confins du pays champenois.
 Mon chef de moins, je passe en Picardie.
 Tranche mon nouveau chef, jadis en Italie
 Je fus chere aux Romains, odieuse aux Gaulois ;

Qui me virent borner le cours de leurs exploits,
N'en est-ce pas assez pour me faire connaître ?
Ote-moi tête & queue , & tu verras ton maître.

A U T R E.

UN peuple gourmand & volage ,
Chez qui mon seul aspect doit répandre l'effroi ,
Souvent s'appivoise avec moi ;
Tant je fais mal mon personnage.

Mon chef-tranché , faites de moi trois parts ,
Trois objet différens vont frapper vos regards.

D'abord c'est un antropophage ,
Objet de dégoût & d'horreur :
L'autre est du nautonier l'espoir & la terreur ;
Le troisieme au Gascon offre un mets plein de char-
mes ,

Qui pourrait bien, lecteur, faire couler tes larmes.
Rendez-moi tout mon être , ôtez l'objet hideux ,
J'enfante des zéphirs & je les rends heureux.

A U T R E.

A la ville , à la cour , chez Iris , chez le roi ,
A l'église , au barreau , j'exerce mon emploi ;
Je me fourre par-tout , même en votre cuisine ,

Et jadis on n'êtoit fu pourquoi.

Aussi commun en France qu'à la Chine ,

C'est

C'est au Nil que je dois ma première origine.
 Mais comment si long-tems s'est on passé de moi ?
 Moi , qu'on trouve aujourd'hui chose si nécessaire ;
 Moi, sans qui l'on ne peut voir la fin d'une affaire ?
 Chez nos aïeux comment donc se fait-on ?
 Comment ? on se servait d'une peau de mouton :
 J'ai conservé ma forme en changeant de matière.
 Oubliez qui je fus , vrai chef-d'œuvre de l'art ;
 Je ne dois point mon mérite au hasard.
 J'aide dans leurs travaux les Newton , les Voltaire ;
 Quoiqu'on estime ma candeur ,
 On me fait plus souvent bon gré de ma noirceur.
 Dans mes deux tiers j'ai de quoi faire un pape ;
 J'ai dans mon tout les noms d'un dictateur Ro-
 main ,
 Et d'une déité du genre masculin ,
 Dont les amis souvent ont besoin d'Esculape,





QUATRIEME PARTIE.

LE
NOUVELLISTE SUISSE,
ou
ANNALES POLITIQUES
DE L'EUROPE.

TURQUIE.

Constantinople. Le silence le plus profond continue à être gardé par les ministres de la porte, relativement aux conférences qui se continuent à Bucharest. On fait seulement que le Reis-Effendi & M. Obreskow vivent ensemble dans une bonne intelligence, qui donne lieu d'espérer que leurs soins pour le rétablissement de la paix entre les deux empires ne seront pas infructueux. La belle-mère de M. Obreskow, ancien ministre de Russie auprès de la porte, laquelle était restée

jusqu'à présent dans cette capitale , vient de la quitter pour se rendre à Bucharest, accompagnée de la famille de M. Pini, premier interprete de la cour de Petersbourg; de même que du *Maimander* ou conducteur de cérémonie, qui a ordre de la défrayer le long de la route. Le grand-visir fait toujours observer la plus exacte discipline dans l'armée qui est sous ses ordres, & les soldats qui traversent cette capitale n'osent plus y commettre les excès qu'ils se permettaient auparavant.

La flotte Russe qui menaçait l'isle de Chio; ayant reçu par un officier de cette nation l'avis de la prolongation de l'armistice, s'est retirée près de Ténédos, où elle continue à croiser. La fermeté du pacha de Chio a sauvé cette ville du bombardement dont elle était menacée, & de la contribution que l'on exigeait pour l'en préserver.

L'armée du grand-seigneur, qui était destinée à faire le siege de Seyde, & à tenter de délivrer la ville de Jassa à la faveur de cette diversion, s'en est éloignée, & s'est même dissipée entièrement. On fait que cet événement imprévu n'a eu d'autre cause sinon que le pacha qui devait la commander a détourné à son profit les sommes considérables qu'il avait reçues de la porte, & ré-

fusé de donner la paie aux soldats qu'il avait levés. Il ne pourra qu'en résulter de nouveaux malheurs pour la Syrie, qui est déjà presque entièrement dévastée.

Il se trouve dans cette capitale un officier Russe, chargé d'une lettre pour la porte, & d'une autre pour le ministre de la cour de Berlin. Comme celui-ci attend la réponse du divan pour renvoyer l'express, on en infere que la conclusion de la paix n'est pas fort éloignée. Cependant on prépare des trains d'artillerie dans tous les arsenaux, & l'on augmente chaque jour l'armée du grand-vifir.

R U S S I E.

Petersbourg. Les préparatifs de guerre se poussent ici avec une activité étonnante. Divers régimens qui campaient dans la Pologne, ont reçu ordre de se rendre dans la Finlande pour grossir l'armée qu'on y rassemble, laquelle sera portée à 25000 hommes, & commandée par le général d'Elmpt : son quartier d'hiver est à Viborg.

On a répandu dans cette capitale une brochure ayant pour titre, *l'équilibre de l'Europe*. Elle s'exprime avec la plus grande liberté au sujet du partage de la Pologne. Un

particulier qui en vendait à de Anglais, a été arrêté & conduit en prison.

S. M. impériale vient de publier un décret, portant amnistie générale & exemption de toute peine pour les soldats, matelots, recrues & autres appartenans à l'état militaire, qui ont abandonné leurs corps respectifs, à condition qu'ils les rejoindront avant le premier mai prochain. Cette désertion, moins ordinaire chez les troupes Russes que chez celles des autres nations, ne peut provenir que de leur long séjour dans les pays étrangers, & sur-tout en Pologne, où il se trouve beaucoup de dissidens Grecs.

Un sculpteur Français, chargé de l'exécution de la statue équestre de Pierre le Grand, vient de mettre la dernière main à cet ouvrage, & y a parfaitement réussi.

S U E D E.

Stockholm. Le roi est de retour dans cette capitale, & s'est rendu le 6 sur l'hôtel-de-ville, accompagné du duc de Sudermanie & de divers sénateurs. S. M. y a déclaré qu'elle allait consacrer tous ses soins à soulager ses sujets, & à faire cesser la disette qui désole encore le royaume, ayant ordonné au clergé de fournir un état des vrais indigens, &

de ceux qui, exerçant une profession, ne peuvent en tirer qu'une partie de leur subsistance. Elle a aussi statué que le paiement des contributions se ferait en trois termes par an, & non en un seul, comme on avait fixé l'année dernière; ce qui mettra plus de facilité dans la levée des charges publiques.

Le gouvernement vient d'établir une loterie, où l'on tirera toutes les années au sort 90 pauvres filles, à chacune desquelles on fera une dot de 300 marcs.

Le général-major de Pechlin ayant présenté au roi un placet, tendant à excuser sa conduite, en reconnaissant cependant son tort & suppliant qu'après avoir arrêté son procès, il plût à S. M. de lui rendre sa liberté, cette demande lui a été accordée; il a prêté de nouveau le serment de fidélité, & a été présenté au roi.

On a retiré le cordon de troupes qui avait été établi sur les frontières de la Finlande pour empêcher la communication de la peste, dont il ne reste aucunes traces dans les provinces septentrionales de la Russie.

Le roi, informé des faillites qui ont eu lieu à Amsterdam, & desirant de prévenir les suites qu'elles pourraient avoir relativement au commerce de ce royaume, a mandé les principaux négocians & les a

exhortés à ne point se prévaloir de cette crise pour hauffer le prix du change ou des marchandises. S. M. a aussi permis à la banque de faire des avances à ceux qui pour sûreté engageraient des effets acceptables.

D A N N E M A R C.

Coppenhague. On continue à s'occuper du retour présumé de la reine Caroline-Mathilde, & l'on prétend que les cours de Londres & de Berlin travaillent de concert à cette intéressante réconciliation. Les partisans de la reine dans cette capitale y concourent avec ardeur, le peuple paraît vouloir se déclarer pour l'épouse de son roi & la mere de l'héritier de la couronne. On a observé que le roi travaille depuis quelque tems assiduellement à l'expédition des affaires, que la reine Julienne - Marie & le prince Frederic n'accompagnent plus le roi selon leur coutume, & que tous ceux qui ont eu part à la dernière révolution, ont été éloignés successivement de la cour.

On craignait qu'il n'arrivât quelques désordres dans cette capitale le 17 de ce mois, anniversaire de cette même révolution; mais les précautions que l'on avait prises ayant été ponctuellement exécutées, ce jour

là s'est passé dans la plus grande tranquillité.

On parle de l'équipement d'une flotte Danoise pour le printems prochain, & sur laquelle serviront 6000 matelots qui avaient été demandés par une puissance étrangère, mais qui ont reçu défense de la part de la cour, de se rendre à leur destination.

Il regne une parfaite harmonie entre notre cour & celle de Russie. On assure même que le grand-duc a cédé à S. M. Danoise tout ce qu'il possédait encore dans le Holstein, enforte que toutes les terres de cette ancienne maison ducale vont être réunies en un seul corps.

P O L O G N E.

Varsovie. La légion de Petersbourg & les autres corps de troupes Russes qui avaient leurs quartiers dans cette capitale, les ont quittés depuis quelque tems, & ont dirigé leur marche vers la Lithuanie. Tous les régimens de cette nation, répartis dans la grande & la petite Pologne, à la réserve de 5000 hommes, vont retourner en Russie. On ne découvre pas la raison de cette retraite.

Le revenu des salines de Pologne servait

à l'entretien des troupes de la couronne ; & comme ces salines se trouvent aujourd'hui au pouvoir des Autrichiens, les ministres des trois puissances co-partageantes ont déclaré au roi que les circonstances n'exigeaient plus de la république l'entretien d'une armée devenue inutile , & que le meilleur parti à prendre était de la congédier au plutôt ; qu'au reste ces mêmes puissances, offraient, pour obliger de prendre à leur service comme recrues les régimens congédiés, & d'en placer les officiers selon leur mérite. Le ministère, consterné de cette déclaration, en a fait part aux puissances que le sort de la Pologne intéresse. On a donc fait une réduction dans les troupes nationales, dont on ne conservera en tout que trois régimens de dragons & deux d'infanterie. Le roi ne s'est réservé que 1000 hommes pour sa garde. Tout le reste a été congédié, de même que 300 personnes employées dans les écuries royales. Il n'y a plus de chancellerie, ni d'état de cour en règle.

Les trois palatinats de la grande Pologne, pressés, d'un côté par le ministère Polonois de payer leurs taxes à la couronne, & de l'autre par les Prussiens de fournir des contributions, ont écrit à ce sujet au roi de Prusse, & S. M. leur a répondu que les circonf-

tances rendent inévitables les livraisons qu'on exige d'eux & ne permettent pas de les en dispenser entièrement; mais que voulant les soulager autant qu'il sera possible, elle a chargé le général-major de Loffow, de régler cette affaire avec eux si équitablement qu'ils auront lieu d'en être contents.

On prétend avoir connaissance d'un projet, conçu par les ministres des trois puissances co-partageantes pour être remis au *senatus-consultum* qui doit s'assembler le 8 février. Ce plan a pour objet de faire reconnaître les droits de ces puissances sur les provinces qu'elles ont ré-occupées, de fixer les nouvelles limites de la Pologne, & de faire divers changemens essentiels dans la constitution, & la forme de gouvernement qu'elle a suivie jusqu'à présent.

On mande de Dantzic, que M. Reinhard, conseiller de S. M. le roi de Prusse, n'ayant pas réussi dans sa négociation auprès du magistrat de cette ville, le général Sutterheim & le président de Dombarth vont traiter de nouveau avec ce même magistrat au sujet de la liberté du port.

M. Meyer, conseiller du roi de Prusse, étant arrivé à Thorn, a demandé au magistrat qu'on lui donnât des lumières sur tout ce qui concerne le territoire de cette

wille, & qu'on nommât quelqu'un avec qui il pût en faire lever les plans pour ne faire aucun tort à la ville. On lui a répondu, que le serment prêté par le magistrat au roi de Pologne, l'empêchait absolument de souscrire à ses vues, qu'on le priaît d'en suspendre l'exécution, mais qu'au reste on n'avait point d'autre opposition à lui faire.

Les cours de Vienne & de Berlin ont fait de très-nombreuses recrues dans leurs nouvelles acquisitions, & augmentent leurs préparatifs de guerre dans tous les genres. Les Autrichiens, maîtres de la plus belle partie de la Podolie, se sont emparés du palatinat de Lublin, excepté de la capitale, tandis que les Prussiens se sont avancés jusqu'à Petrikau.

Le notaire du district de Varsovie a déposé au grad de cette ville un manifeste, par lequel il exhorte tous ceux qui ont placé des fonds à la chancellerie, de les répéter sans délai; démarche qui annonce l'extrémité où se trouve actuellement la république.

On assure que, pendant la tenue du prochain senatus-consilium, les Russes occuperont toute la Lithuanie, les Prussiens l'un des côtés de la Vistule près de la capitale, & les Autrichiens l'autre. Toutes sortes de divertissemens ont été défendus pendant le prochain carnaval.

Les Russes ont offert au prince de Radzivil la restitution de ses biens, excepté son argenterie & sa bibliothèque, à condition de se reconnaître vassal : ce qu'il a généreusement refusé. Il se trouve actuellement à Manheim. Les terres du prince Sapicha & du prince Czatoriski ont été confisquées. Un courrier arrivé de Petersbourg a apporté la nouvelle que les magnats Polonais, conduits prisonniers en Russie, ont été remis en liberté, ce que leurs lettres particulières ont confirmé. Ils sont déjà en route pour se rendre en cette capitale.

Les ministres des trois cours co-partageantes travaillent à la convocation de la diète qui sera ouverte le 18 avril, & finira le 8 juin prochain.

A L L E M A G N E.

Vienne. La déduction préliminaire des droits du royaume de Hongrie sur la Russie-rouge & la Podolie, & de ceux du royaume de Bohême sur les duchés de Zator & d'Auschwitz, a été imprimée en allemand. Cet écrit, en remontant jusqu'au 10^e & 12^e siècle, établit la légitimité de ces droits par des titres authentiques, & même par le témoignage des historiens Polonais le plus dignes de foi.

Les enrôlemens continuent , on met tous les régimens sur le pied complet , & on les augmente même chacun de 2 à 300 hommes. Tous les officiers ont reçu ordre de se rendre à leurs corps respectifs le plus tôt possible. La désertion est prodigieuse parmi les régimens Autrichiens qui sont en Pologne , pays ouvert de toutes parts.

Hambourg. L'on fait que le magistrat de Dantzic avait publié un mémoire , tendant à prouver ses droits de propriété sur le port de cette ville : la cour de Berlin , pour réfuter cet écrit , vient d'établir dans un autre mémoire très-intéressant , ses légitimes prétentions sur ce même port & sur le péage de la Vistule. On pose en fait , que Dantzic n'a jamais eu , quant à son port , qu'une jouissance temporaire & précaire , par usurpation & par l'extention arbitraire d'un contrat emphithéotique , qu'elle a su obtenir du couvent d'Oliva. On prouve ensuite , par les chartes originales & les privileges de ce couvent , que le port actuel sur la Vistule est situé sur un fond qui lui appartient pour la propriété , & dont la supériorité territoriale est au souverain de la Poméranie. Malgré la force de ces raisons , la ville de Dantzic a produit un second mémoire , par lequel on prétend que cette ville , ancienne co-

lonie Danoise, a été dès le milieu du 10e siècle la seule ville considérable qui existât dans la Prusse & la Poméranie-Polonoise; que son territoire s'étendait jusqu'à la mer; & qu'elle passait pour une ville maritime plus de 200 ans avant la fondation de l'abbaye d'Oliva.

Berlin. Le prince Héritaire & le prince Léopold de Brunswick sont entrés au service de S. M. notre auguste souverain, le premier avec le grade de général d'infanterie, & le second pour être attaché au premier bataillon des gardes du roi.

Ratisbonne. Le baron de Schneid, ministre de Bavière, a informé quelques ministres à la diète, que les troupes du cercle de Franconie ont évacué Philipsbourg, forteresse de l'empire, & que S. M. I. veut la faire désormais occuper par ses propres troupes:

I T A L I E.

Rome. Le partage de la Pologne cause un grand mécontentement dans cette capitale; non seulement parce que plusieurs provinces de ce royaume sortent du giron de l'église, mais aussi parce que les évêques de Culm & de Varmie ont été dépouillés de la souveraineté temporelle de leurs évêchés:

Celui-ci en particulier, relevait uniquement du saint-siege. S. S. a envoyé à ce sujet un mémoire à la cour de Vienne, & en attend impatiemment la réponse.

Le saint pere a confié au cardinal Maréfoschi le soin de gouverner le college de Castello, que la maison Fuccioli avait fondé le siecle dernier, sous la seule direction & administration du général des jésuites pour tout le tems que subsisterait la compagnie de Jésus. Ces mêmes religieux ont demandé à la congrégation des évêques & réguliers, la permission de vendre leurs meubles & effets, pour pourvoir à leur subsistance, ce qui leur a été refusé. Ceux de Terni & de Narni ont perdu l'exemption de tous droits, dont ils jouissaient en vertu d'un privilege confirmé par les bulles de plusieurs papes. On assure cependant que cette société ne sera pas absolument supprimée, mais sécularisée, uniquement dans les états des maisons de Bourbon & du saint-siege.

Gènes. Le sérénissime doge de cette république J. Battish Cambioso étant mort au mois de décembre dernier, & le grand conseil s'étant assemblé pour lui donner un successeur, toutes les voix se réunirent en faveur de M. Ferdinand Spinola; mais comme ce seigneur a demandé la permission de re-

fuser cette dignité , à cause de ses infirmités & de son grand âge , le conseil ayant vaqué à une nouvelle élection , M. Joseph-François Grimaldi a été élu unanimement doge de la république , & la cérémonie de son installation se fera le 6 février. Suivant les derniers avis de Madrid , la treve entre cette couronne & l'empereur de Maroc , a été renouvelée & les deux puissances vivent dans la meilleure harmonie.

Turin. S. M. Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne , est mort en cette capitale le 19 de ce mois, âgé de 72 ans. On a dépêché des couriers pour annoncer à diverses cours l'avènement au trône de Victor-Amedée-Marie, duc de Savoie , né le 26 juin 1726.

E S P A G N E.

Madrid. Le roi a fait le plus gracieux accueil au nonce apostolique Doria , mais l'objet de la mission en Espagne ne sera traité qu'après les prochaines fetes de pâques ; & comme le saint pere a ordonné des prieres publiques jusqu'à cette époque , on conjecture que ce sera alors que se décidera l'affaire des jésuites , & que S. M. veut attendre cet événement , avant que de prendre en considération les demandes qui pourraient
lui

lui être faites par le saint - siege.

On continue à faire des recrues dans les diverses provinces, & l'on arme des vaisseaux dans tous les chantiers du royaume.

F R A N C E.

Paris. Il y a eu quelques débats entre les trois corps qui forment les états de Bretagne, pour déterminer la part que la noblesse devra payer de la capitation, dont l'abonnement a été fixé à un million 800000 livres, & sur cette somme S. M. a fait annoncer une remise de 100000 liv. par an, à diminuer sur les moins aisés; & une de 400000 l. annuelle aussi, pour acquitter les dettes de la province. Les états ont consenti à passer le bail des droits afferlés au taux de la plus haute enchere, c'est-à-dire à 7 millions 300000 liv. Les commissaires du roi ont fait enregistrer un arrêt portant suppression d'un mémoire de griefs composé par une commission de la noblesse; & toutes les affaires étant terminées, ils ont fait la clôture des états selon la forme ordinaire.

On a enregistré à Nancy des lettres patentes du roi, données sur un mandement de l'électeur de Trèves, portant suppression de plusieurs fetes.

Le fameux baron Benyowski ; est arrivé de la Chine en France , & le roi l'a nommé colonel de l'un des régimens que S. M. a ordonné de lever pour le service des colonies. Il a reçu dans le même tems des chefs de la confédération une patente de général-major.

A N G L E T E R R E.

Londres. Le parlement continue à s'occuper des moyens de diminuer la cherté actuelle des denrées. La résolution prise de fixer le prix & la qualité du pain , a été approuvée par la chambre-basse , & il en sera dressé un bill. Cette même cherté , jointe au peu de circulation de l'argent en Écosse , a donné lieu à des attroupemens de séditieux qui ont enlevé de force à Edimbourg & à Dundée , du froment & d'autres grains qu'ils se sont partagés entr'eux. Le gouvernement a fait marcher des troupes dans ces quartiers là , pour faire rentrer les peuples dans le devoir. On en envoie aussi dans la province de Cornouaille , où les ouvriers qui travaillent aux mines ont causé quelque désordre.

On débite comme certaine la nouvelle que M. Hutchinson , gouverneur de la nouvelle Angleterre , fatigué de la résistance des re-

présentans de Boston , & de leur refus d'entrer dans les vues du ministère Anglais , a eu recours aux troupes réparties dans la province ; & que la chambre de ces représentans a formellement déclaré que cette démarche était un acte de rébellion contre les droits & privilèges de la constitution , & qu'elle était résolue d'opposer la force à la force , en armant les milices du pays.

S'il est vrai, comme on le publie, que Schah Allum , empereur légitime de l'Indostan , ait remporté avec le secours des Anglais une victoire complète sur des princes tributaires révoltés contre lui , & qu'il se soit emparé de leurs trésors , il ne pourra qu'en résulter un très-grand avantage pour les affaires de la compagnie des Indes orientales.

Le 27 janvier , la reine est accouchée heureusement d'un prince. C'est le septième fils de LL. MM.

L'expédition contre les Caraïbes de l'isle de S. Vincent , qui ont refusé de se soumettre , ne réussit pas comme on l'espérait. La courageuse défense de ces insulaires a fait perdre du monde aux régimens envoyés contr'eux , outre ceux qui ont été la victime de l'intempérie de l'air. Cette affaire , qui ne tend qu'à détruire une troupe de sauvages, devient dif-

pendieuse pour la nation , & occupe le parlement.

Il est question aussi d'un bill pour naturaliser les protestans étrangers.

P A T S - B A S.

La Haye. L'état des dépenses ordinaires & extraordinaires de l'année courante pour la défense de la république , & que l'on appelle la *pétition* , a été présenté suivant la coutume à LL. HH. PP. par le conseil d'état des Provinces-Unies , ayant à sa tête S. A. le prince Stathouder. On y expose la situation où se trouve aujourd'hui une république puissante , faute d'union entre ses membres & de forces capables de la faire respecter. On observe que les orages politiques se bornent rarement à ravager les lieux où ils se sont formés , & qu'en restant spectateur oisif de ceux qui agitent la Baltique , on s'expose au danger de s'y trouver enveloppé. D'où l'on conclut qu'il est absolument nécessaire d'augmenter les forces de la république , à peine suffisantes pour garder ses forteresses , & sur-tout celles de mer , en armant un plus grand nombre de vaisseaux de guerre , &c.

La cour d'Angleterre a fait représenter

aux États-généraux combien il est important pour les deux nations, que la ville de Dantzic conserve son indépendance & la liberté de son commerce. Sur quoi le comte de Verelst, ministre de la république à Berlin, a été chargé de faire à ce sujet des instances auprès du roi de Prusse; & S. M. lui a répondu qu'elle n'a aucune intention de s'emparer de Dantzic, ni de son commerce; mais qu'elle est obligée de faire valoir ses droits sur la Vistule, & qu'elle les justifiera aux yeux de toute l'Europe.

On négocie ici un emprunt de 12 millions de florins, à des conditions avantageuses, pour un monarque du Nord, que la situation de ses peuples & de ses affaires réduit à cette triste nécessité.





T A B L E.

I. PARTIE. ANNALES littéraires de la Suisse.

- I. *Le Bonheur*, poëme en six chants, avec
des fragmens de quelques épîtres. pag. 3
II. *Voyage en Sicile & dans la grande Grece.*
19
III. *Projet d'une histoire diplomatique de la*
Suisse. 30

II. PARTIE. Annales littéraires de l'Europe.

- I. *Nouveaux mémoires de l'académie de Ber-*
lin. 34
II. *Eloge de Racine.* 42
III. *Séance publique de l'académie royale des*
sciences de Berliu. 48
IV. *L'homme sociable & lettres philosophiques*
sur la jeunesse. 51
V. *Nouveau Journal Allemand.* 61
VI. *Essai sur le vin de Chypre.* 63

III. PARTIE. Pieces fugitives.

- I. *Réponse d'Horace à M. de Voltaire.* 65
II. *Vers de M. Voltaire à Mlle Clairon.* 74
III. *Diogene & Glycere, ou les belles ames :*